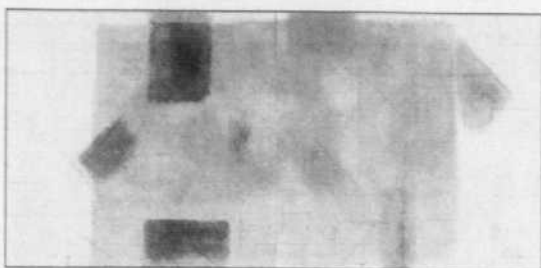


DE VISU

Peinture et bonheur
Page E 5



CINÉMA

Quand un cinéaste
en observe un autre
Page E 8

◆ LE DEVOIR ◆



CULTURE



UN ŒIL ET UNE OREILLE

Le musicien Martin Ouellet et les danseurs Sophie Corriveau, AnneBruce Falconer et Pierre Lecours dans *Play it again!*

LUC SENEAL

POUR LA



DANSE

Les chorégraphes québécois font de plus en plus appel à un(e) dramaturge en cours de création, une tendance largement répandue en Europe. Après Ginette Laurin et Estelle Clareton, qui ont travaillé avec Stéphanie Jasmin du Théâtre Ubu, c'est au tour de Danièle Desnoyers de faire appel à Guy Cools, ex-directeur artistique de la Fondation Jean-Pierre Perreault et dramaturge des Ballets C. de la B., pour la création de *Play it again!*, où un piano à queue savamment détourné par le compositeur Jean-François Laporte donne la réplique à la danse.

Une tendance de plus en plus nette fait sa place en danse: la présence d'un dramaturge pour éclairer les chorégraphes

FRÉDÉRIQUE DOYON

Mais qu'est-ce qu'un dramaturge peut bien faire dans la distribution d'une pièce de danse contemporaine, un art qui résiste souvent à toute narration? Le phénomène, qui surprend au départ, est chose courante en Europe et commence à s'implanter sérieusement au Québec.

«Souvent, les répétiteurs faisaient fonction, d'une certaine façon, de dramaturges, mais c'est nouveau qu'on travaille avec des gens dont la profession est spécifiquement d'être dramaturge», admet Danièle Desnoyers, qui a bénéficié des conseils en dramaturgie de Guy Cools pour la

création de *Play it again!*, présenté cette semaine à l'Agora de la danse, en collaboration avec Danse Danse.

«Mon rôle est d'être une espèce d'œil expérimenté, d'oreille attentive, distante du travail mais qui peut quand même lire la représentation scénique de la même façon qu'en théâtre», décrit Stéphanie Jasmin, dramaturge du théâtre Ubu, qui a travaillé avec la chorégraphe Estelle Clareton et accompagne actuellement Ginette Laurin dans le processus de création de sa prochaine pièce. *Car à partir du moment où on met des êtres humains en scène, ils disent quelque chose, ça crée des signes, des relations, que je questionne ou que j'aide à détecter.*

Traditionnellement, le dramaturge se fait le conseiller littéraire et historique du metteur en scène,

mais il trouvera bien peu de mots et de récits à se mettre sous la dent en chorégraphie. «La danse est un langage différent, qui ne raconte pas forcément une histoire, mais qui crée une foule de sensations, de réflexions, de rapports poétiques entre les êtres humains sur scène.»

Allié du créateur, le dramaturge lui propose d'abord des pistes de recherches, des textes ou d'autres sources d'inspiration. Puis, quand le travail de studio commence, il traque chaque geste, chaque nouvel élément intégré au cours de la création. «Stéphanie Jasmin travaille sur le sens, expliquait récemment au Devoir Estelle Clareton. Elle questionne tout dans la pièce. Ça force

VOIR PAGE E 2: DANSE

**MONTRÉAL,
MÉTROPÔLE
CULTURELLE**

Une œuvre collective

Montréal

Culture

Forever young



Odile Tremblay

Une moue, une mèche rebelle, une silhouette un peu voûtée, un regard mêlant la mélancolie et la bravade, une cigarette au bec et un talent fou. Il y a 50 ans, hier, un certain James Dean, acteur de cinéma de son état, fou de vitesse automobile, se tuait au volant de sa Porsche 550 Spider à 300 km de Los Angeles. Il avait 24 ans et les a toujours.

Un anniversaire sans chandelle supplémentaire, ça se souligne. Alors voilà!

Forever young. Aucune ride. Il n'a pas les 74 pompes que la vie accorde à ses contemporains pour le meilleur et pour le pire. Un James Dean septuagénaire avec le poids de défaites, de concessions à digérer... Allons donc! A jamais

héros de *La Fureur de vivre*, lancé à 200 km/h dans sa fulgurante existence. «*Rêve comme si tu devais vivre éternellement. Vis comme si tu devais mourir maintenant*», disait-il avant de foncer vers son destin. Boum!

De fait, on aura vu Marlon Brando grossir, vieillir, perdre son orgueilleuse beauté, se coucher mal en point. Même le King Elvis avait pris de la bouteille avant de partir. Pas James Dean, icône de la seconde moitié du XX^e siècle et du début de notre millénaire, ivre de jeunesse et nous comme lui.

«*Si un homme réussit à enjamber l'abîme qui sépare la vie de la mort, s'il peut continuer à vivre après sa mort, dans ce cas, peut-être que c'était un grand homme*», disait le beau rebelle qui décidément présentait son destin.

Ça ne suffit pas, le talent, pour devenir mythe. Faut survenir au bon moment, préfigurer des futurs. Même le style négligé, dégingandé, les bottes, le grand manteau, les jeans de James Dean, l'ancraient dans notre aujourd'hui.

Par-delà ses trois films devenus cultes — *Géant*, *La Fureur de vivre*, *À l'est d'Eden* —, passeports

pour la gloire, et de son charisme à l'écran, l'icône James Dean tombait à point nommé.

Suffit de remonter le fil du temps. Après tout, c'est au milieu des années 50, dans le confort de l'après-guerre, que les adolescents furent rebaptisés *teenagers*. Pour la première fois, la folle jeunesse devenait caste et marché, avec ses codes particuliers. Les nouveaux insoumis frétilaient aux rythmes du rock'n'roll. Le baby-boom allait propulser d'autres jeunes rebelles sur la scène du monde, s'identifiant de plus belle au mythe James Dean. L'Amérique du Nord est restée éprise de jeunesse au point de jeter les aînés au rebut. Non, il n'aurait pas supporté de vieillir, James Dean.

Depuis 50 ans, notre continent se fascine seulement pour le visage des promesses, 50 années à croire que le premier âge prime sur l'expérience, 50 ans à balayer la transmission, la mémoire.

Ce n'est pas qu'on veuille en finir avec James Dean, mais peut-être serait-il temps de changer d'envoûtement. Une impression, comme ça, qu'on a trop aimée une seule saison, sans multiplier les points de vue.

Tout a viré cul par-dessus tête en Amérique du Nord au cours du demi-siècle. Par ici les désillusions, les générations successives aux idéaux rangés, la destruction de l'environnement, les *No future*. Tout a changé, sauf cette hypnose infantile qui empêche notre continent de prendre de la maturité. Ça se manifeste surtout chez le voisin du Sud, au fait, qui donne l'impression d'attendre sans fin des nouveaux messies, sans tirer de leçon de ses erreurs. Peut-être que c'est le propre des jeunes sociétés: être en suspension. On aime James Dean, mais parfois, survient une petite envie de l'enterrer... pour



Photo tirée de James Dean, de Bertrand Meyer-Stabler, chez Payot.

grandir un peu. Bon anniversaire, tout de même...

Tout le monde en parle. On vous en parle aussi, ce qui démontre à quel point le système est bien huilé. Un tas de commentateurs vous di-

sent la même chose à propos des dérapages du doc Mailloux sur l'intelligence des Noirs à la bien nommée émission du dimanche soir: «*Ce guignol barbu invité pour dérapier n'est qu'un élément de la machine à télé-spectacle. Prenez-vous en à elle*». Je le répète à mon tour: RIEN

QU'UN ÉLÉMENT DE LA MACHINE À TÉLÉ-SPECTACLE.

Si vous voulez du *show* plutôt que de l'information, vous aurez des D' Mailloux. Des clones de D' Mailloux surgis des quatre points cardinaux pour prendre du service. Toutes les sphères du savoir réel ou présumé génèrent leurs bouffons de service. Or, c'est à eux qu'on tend le micro pour faire du bruit avec leurs bouches. Telle est la règle du joli jeu des ondes.

La télé-spectacle préfère inviter des paillasses que des gens sensés. De fait, ces gogos remplissent parfaitement leur fonction de faire-valoir des autres invités, et ils font causer. S'indigner contre leurs propos outranciers paraît un brin naïf. Mieux vaut se révolter contre les tendances lourdes de la télé-choc ou bien l'admettre une fois pour toutes: on a hélas! les émissions qu'on mérite...

Au Marché Bonsecours, le badaud reste abasourdi devant les toiles de Saïf El Islam El Gaddafi. Tant mieux pour l'artiste avec un petit a qu'il soit le fils de l'autre, sinon pas un musée n'accepterait de l'exposer. Ça et les croûtes de matante Chose, c'est de la même eau.

Il n'a aucun talent, le rejeton du dictateur lybien. Faut voir le portrait du papa, le faucon, la rose de papier collée sur la toile à côté de la fleur peinte. Ne manque que la fille en larmes sur velours noir. Une chance que l'expo *Le Désert n'est pas silencieux* présente aussi des mosaïques et des sculptures antiques du Musée de Tripoli et d'ailleurs pour faire honneur à l'art lybien...

Prêtez ses cimaises à Saïf El Islam El Gaddafi, c'est de la tribune-spectacle ça aussi. On n'en sort pas...

otremblay@ledevoir.com

Les Curiosités du Théâtre d'Aujourd'hui

Marie-Thérèse Fortin et son équipe vous convient le dimanche 2 octobre 2005 à 15 h à venir échanger autour des thématiques abordées dans *Ma mère chien*

Invités:
LOUISE BOMBARDIER, comédienne et auteure de *Ma mère chien*.
JAN BAUER, psychanalyste et directrice de la formation des analystes pour l'Interregional Society of Jungian Analysts.
PIERRE BERTRAND, philosophe. Il a, entre autres, écrit *Éloge de la fragilité*, publié chez Liber (2001).
LINDA ROY, comédienne et bénévole à l'unité de soins palliatifs de l'hôpital Notre Dame

Et vous ?

Animateur:
STÉPHANE LÉPINE, dramaturge et chargé de cours à l'UQAM et l'UdeM

Activité gratuite - nombre de places limité
 Théâtre d'Aujourd'hui 3900, rue Saint-Denis, Montréal
 Réservation obligatoire (514) 282-3900

En collaboration avec
 LE DEVOIR

Intéressé par les activités du Théâtre d'Aujourd'hui ? Abonnez-vous à notre lettre d'informations au www.theatreaujourd'hui.qc.ca

«théâtre lacatapulte...»

Le testament

du couturier

de Michel OUELLETTE

Un drame futuriste de haute voltige...

PRÉVENTE 2 BILLETS POUR 30\$
 Achetez avant le 4 octobre pour profiter de cette offre.
 Valable pour les représentations du 4 au 8 octobre

du 4 au 22 octobre 2005 à 20 h

AVEC Annick LÉGER DANS UNE MISE EN SCÈNE DE Joël BEDDOWS

espace LIBRE
 1945 rue Fullum
 Montréal (Qc) H2K 3N3
 theatre@espacelibre.qc.ca
 www.espacelibre.qc.ca
 (514) 521-4191

Jeu 8 octobre à 16h30
TABLE RONDE - ENTRÉE LIBRE
 La dramaturgie franco-canadienne: nouvelles tendances.
 ANIMATEUR Paul Lefebvre

Merc 12 octobre à 18h
CARTES SUR TABLE - PLACES LIMITÉES
 Avant le spectacle, soupez et échangez avec le metteur en scène et l'interprète.

Conseil des arts Québec

Conseil des Arts du Canada

Canada Council for the Arts

SUITE DE LA PAGE E 1

la responsabilité des choix qu'on fait comme créateur.»

Mais c'est d'abord Ginette Laurin qui a fait appel à Stéphanie Jasnin pour sa nouvelle création, qui continue d'explorer l'idée du double. «*La dramaturge est là pour moi*, confiait au *Devoir*, il y a près d'un an, la chorégraphe. Elle est comme un miroir de ma conscience, ce n'est pas toujours bon de tout dire à ses danseurs. Elle confirme si mes intuitions sont bonnes; au début, elle prenait des notes, faisait des dessins, trouvait des textes...» Cette collaboration a porté des fruits puisque la chorégraphe a choisi d'intégrer des textes de Beckett dans sa nouvelle pièce.

Quelques mois auparavant, on apprenait que Guy Cools, qui a été dramaturge notamment pour Les Ballets C. de la B. après avoir dirigé le centre d'art Voo-ruut en Belgique, vient s'établir à

Montréal à titre de directeur artistique de la Fondation Jean-Pierre Perreault. Son implication active dans le milieu a sans doute contribué à ce que cette tendance prenne racine ici.

Un autre dialogue

En lui faisant appel pour *Play it again!*, Danièle Desnoyers, qui assumait elle-même ce travail dramaturgique jusqu'ici, voulait se confronter à une expérience différente. «*Cette fois, j'avais envie de travailler avec quelqu'un de l'extérieur, d'une autre culture aussi, pour établir un autre dialogue, plus ouvert, pas juste entre lui et moi, mais aussi entre lui et les interprètes*», explique-t-elle au bout du fil depuis Bruges, où la pièce a connu sa première le week-end dernier.

Bien que la chorégraphe ne travaille jamais à partir d'une ligne narrative et propose plutôt une succession d'images en résonance, elle fait plus de place à une forme de jeu, un ludisme chez ses cinq danseurs, une approche qu'elle a adoptée dans *Duo pour corps et instrument*. «*J'ai utilisé des formes plus ouvertes qui s'apparentent à l'improvisation, mais qui n'en sont pas non plus et qui font appel beaucoup à la créativité de l'interprète. C'est quelque chose que j'ai toujours fait dans tous*

les processus de création, mais cette fois-ci c'est beaucoup plus marqué.» Raison de plus pour avoir le conseil d'un dramaturge qui commente, observe, ramène aux intentions de départ, à ce qui génère du sens ou pas, à ce qui donne un meilleur rythme à la pièce.

La chorégraphe a choisi d'intégrer des textes de Beckett dans sa nouvelle pièce

Lézards qui bougent et le Théâtre Denise-Pelletier présentent

« Ne demande jamais ton chemin à quelqu'un qui le connaît car tu ne pourras l'égarer. »

Koffi Kwahulé
 Texte

Kristian Frédéric
 Mise en scène

Avec
 Daniel Parent
 Sébastien Ricard
 Stéphane Simard

DÉCORS COSTUMES:
 ENKI BILAL
 EN COLLABORATION AVEC FRANÇOIS SAINT-AUBIN ET CHARLES-ANTOINE ROY
 ÉCLAIRAGES:
 NICOLAS DESCÔTEAUX
 SON: LARSEN LUPIN
 VIDÉO & GRAPHISME:
 LE BUREAU OFFICIEL
 DRAMATURGIE:
 DENIS LALOU
 CHORÉGRAPHIE DES COMBATS:
 HUY PHONG DOAM
 MAQUILLAGES:
 JEAN BÉGIN
 ASSISTANCE À LA MISE EN SCÈNE:
 DOUNIA BOUHAIJEB

« Une pièce à voir et à entendre pour sa beauté noire, pour son texte qui frappe fort et pour la performance des comédiens. Voilà un spectacle qui fait tourner le sang. »
 - José Bilodeau, Guide culturel Radio-Canada

« ... la direction d'acteurs atteint une rigueur et une précision rares. »
 - Christian Saint-Pierre, Voir

« Toute l'équipe de Big Shoot frappe un grand coup. Avis aux amateurs de sensations fortes ! »
 - Hervé Guay, Le Devoir

BIG SHOOT

Dernière représentation ce soir !

4383, RUE SAINT-CATHERINE EST MONTRÉAL
 MÉTRO PAPINEAU OU VALI, AUTOBUS 34
 MÉTRO PÉRIEUX, AUTOBUS 136 SUD
 BILLETTERIE: (514) 253-8974
 ADMISSION: (514) 790-1245
 1 (800) 361-6296 - ADMISSION.COM
 WWW.DENISE-PELLETIER.QC.CA

DU 6 SEPTEMBRE AU 1^{ER} OCTOBRE 2005
 RELÂCHE DIMANCHE ET LUNDI
 19 H 30

A Québec du 4 au 9 octobre

Collaboratrice du Devoir

PLAY IT AGAIN!
 Du 5 au 8 et du 12 au 15 octobre à l'Agora de la danse

Culture

THÉÂTRE

Dialogue à une voix

Joël Beddows et son Testament du couturier se pointent à L'Espace libre

ANNE MICHAUD

Les choses vont bien pour le metteur en scène franco-ontarien Joël Beddows. Le directeur artistique du Théâtre la Catapulte d'Ottawa a reçu il y a quelques semaines le prix John-Hirsh du Conseil des arts de l'Ontario, attribué tous les trois ans au metteur en scène le plus «original et prometteur» de la province et remis pour la première fois à un franco-phonie; il travaille présentement à la mise en scène de *La Société de Métis* de Normand Chaurette, qui sera présentée en primeur au Centre national des arts d'Ottawa en novembre, puis à Québec et Toronto; et, finalement, son *Testament du couturier*, pièce récipiendaire du Masque de la production franco-canadienne en 2003, arrive à Montréal après avoir triomphé à Ottawa, Québec, Sudbury, L'Assomption et Jonquière.

Le *Testament du couturier* représente un jalon important dans la carrière de Beddows, qui se félicite rétrospectivement d'avoir osé s'attaquer à ce texte de l'auteur Michel Ouellette. Franco-Ontarien lui aussi, Ouellette avait

écrit une trentaine de pièces de théâtre, dont *French Town*, pour laquelle il a reçu le Prix du gouverneur général en 1994, avant de se lancer dans l'écriture de cette œuvre. Pour la première fois, son sujet n'avait aucun rapport avec la vie en milieu linguistique minoritaire. Comme point de départ, Ouellette a utilisé l'histoire d'un couturier anglais qui fut l'instrument involontaire de la contamination de son village par la peste au XVII^e siècle. A partir de ce fait historique, il a inventé un monde futuriste qui serait à son tour contaminé par un ballot de tissu et un patron de robe légués par le couturier pestiféré. Toute l'intrigue se déroule dans la Balue, un lieu aseptisé et refermé sur lui-même, où les rapports humains sont étroitement surveillés et les rapports sexuels, totalement interdits.

Un travail exigeant

La particularité du texte de Michel Ouellette est d'être conçu comme une suite de dialogues dont le spectateur n'entend qu'une seule voix; à lui de deviner ou d'inventer les répliques manquantes,

à partir de ce qu'il sait déjà et de ce qu'il apprendra dans les scènes à venir. D'après Joël Beddows, «c'est rare que le spectateur soit invité à "travailler" au théâtre autant que dans *Le Testament du Couturier*». Ce «travail» est d'autant plus exigeant que les cinq personnages de la pièce sont tous interprétés par la comédienne Annick Léger.

Pour Beddows, le choix d'Annick Léger allait de soi puisqu'ils avaient déjà travaillé ensemble dans une pièce où elle jouait trois rôles différents; il avait donc confiance en sa capacité à transformer sa voix et sa gestuelle de manière à interpréter plusieurs personnages sans avoir besoin de changer de costume. Le travail de répétition du *Testament* n'en fut pas moins terriblement ardu, étant donné qu'Annick Léger est seule en scène du début à la fin et que trois des personnages qu'elle interprète sont masculins. Joël Beddows avoue d'ailleurs réaliser la un de ses rêves en tant que metteur en scène puisqu'il est rare qu'on utilise une actrice pour interpréter un rôle masculin, alors que l'inverse est plus courant.

Pour créer l'environnement quasi mystique dans lequel se déroule la pièce, le scénographe Glen Charles Landry s'est inspiré de «l'église sur l'eau» d'Hokkaido, au Japon, et a conçu un espace très épuré et presque clinique qui se situe à mi-chemin entre un lieu de culte et une morgue. Les costumes, dont la robe contaminée qui joue un rôle majeur dans la mise en scène de Beddows, ont été conçus par Isabelle Béglise. Quant à la musique, omniprésente, elle est l'œuvre d'Eric Vani (Rise Ashen), un musicien bien connu de la scène underground d'Ottawa.

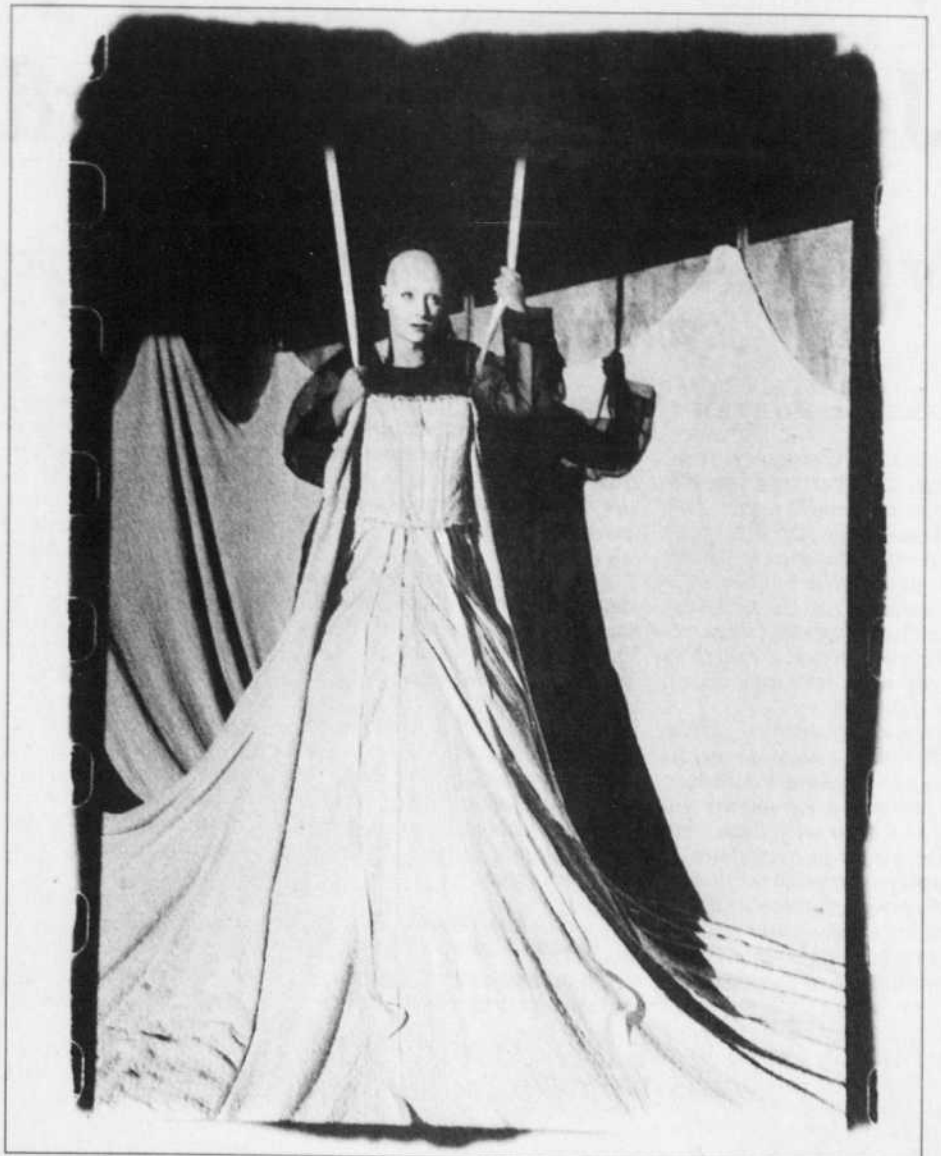
Si la présentation du *Testament du couturier* à Montréal constitue un moment important pour Joël Beddows, celui-ci a la chance d'arriver dans la métropole avec un spectacle déjà primé et qui a reçu un très bon accueil, tant de la part du public que de la critique, partout où il a été présenté. Beddows se dit heureux de ce nouveau défi et confiant que le public montréalais saura apprécier ce théâtre exigeant et audacieux dont tous les artisans proviennent de l'Ontario français.

Collaboratrice du Devoir

LE TESTAMENT DU COUTURIER

De Michel Ouellette
À L'Espace libre
du 4 au 22 octobre

Billetterie: ☎ (514) 521-4191



Les cinq personnages du *Testament du couturier* sont tous interprétés par la comédienne Annick Léger.



FRANÇOIS DUFRESNE

Le scénographe Glen Charles Landry a conçu un espace très épuré et presque clinique qui se situe à mi-chemin entre un lieu de culte et une morgue.

THÉÂTRE
DENISE-PELLETIER

Du 23 septembre
au 15 octobre 2005

Judis et vendredis, 20 h ; samedis, 16 h
(Matinées scolaires en semaine 10 h 30 et
13 h 30, à partir du 21 septembre)

On croyait que la guerre était finie

UNITY,

MIL NEUF CENT DIX-HUIT

De Kevin Kerr | Traduction Paul Lefebvre | Mise en scène Claude Poissant | Théâtre PàP

Avec GARY BOUDREAU, MIREILLE BRULLEMANS, SOPHIE CADIEUX, ALEXANDRE FRENETTE, ÉRIKA GAGNON, STEVE LAPLANTE, JEAN-SÉBASTIEN LAVOIE, EVELYNE ROMPRÉ, KARINE SAINT-ARNAUD, JENNIE-ANNE WALKER

Concepteurs et collaborateurs JEAN GAUDREAU, SIMON GUILBAULT, MARC SÉNÉCAL, MARTIN LABRECQUE, ANGELO BARSETTI, YVES MORIN, SUZANNE TRÉPANIÉ, PHILIPPE POINTARD, CATHERINE LA FRENIERE

TDP SAISON 2005-2006

www.denise-pelletier.qc.ca

Admission
514 790-1245
1 800 361-4595
admission.com

BILLETTERIE
(514) 253-8974

4351, rue Sainte-Catherine Est, Montréal (Québec) H1V 1Y2
☐ Page 10 ou Via, autobus 34 ☐ Pie IX, autobus 139 Sud

"Prêtez-moi
une oreille
à tentative"

Sol

6 REPRÉSENTATIONS SEULEMENT
18 AU 22 OCTOBRE 2005

Le clochard céleste persiste et signe. Un Sol brillant, comme toujours.
Intelligent. Provocateur. Critique. Engagé.
Michel Bélair - *Le Devoir*

Le clown est toujours aussi naïf, aussi attachant, aussi brillant dans toute sa candeur.
Johanna Despains - *SRG*

Sol majeur. On garde le souvenir d'une soirée qui fait bouillonner l'esprit.
Dominique Lachance - *Journal de Montréal*

Sol a été à la hauteur de sa réputation... universel et intemporel... conteur de vérités,
docteur es naïveté, défenseur des petits, des Sol et des sous-sol de la terre.
Jean Beaunoyer - *La Presse*

Quei plaisir de retrouver Sol sur scène. Sol le clown poète, celui qui sait si bien jongler avec les mots.
Myriam Wojcik - *CKAC*

Sol vieillit à merveille: il nous fait rire, sourire et réfléchir. Un spectacle brillant.
Daniel Daignault - *98.5 FM*

Extraordinaire! Un spectacle bon en mots dits.
Corinne Sorin - *Journal Métro*

gesu CENTRE DE CREATIVITE

1200, rue de Bleury - Mt. 514.861.4036 LE DEVOIR
www.admission.com - 514.790.1245 ou 1.800.361.4595

une ardente patience

Texte - ANTONIO SKARMETA Traduction - FRANÇOIS MASPERO Adaptation - OLIVIER KEMEID
Mise en scène - ERIC JEAN Une production du Théâtre les gens d'en bas en codiffusion avec le Théâtre de Quat'Sous

DU 10 OCTOBRE AU 12 NOVEMBRE 2005
514-845-7277

4351, rue Sainte-Catherine Est, Montréal (Québec) H1V 1Y2
☐ Page 10 ou Via, autobus 34 ☐ Pie IX, autobus 139 Sud

Culture

DANSE

José Navas, sans fard

Le chorégraphe lance une œuvre, Portable Dances, qui marque un nouveau cycle dans sa carrière

ISABELLE PORTER

Québec — C'est mercredi, dans la capitale, que José Navas lance sa nouvelle œuvre, *Portable Dances*, selon lui, elle marque un nouveau cycle dans sa carrière. Etourdi par le succès et le rythme effréné des dernières années, le chorégraphe d'origine vénézuélienne a décidé d'épurer sa gestuelle et de recommencer à danser. Tournant.

«J'avais décidé d'arrêter de danser et je réalise que c'est maintenant que je commence à danser, que je commence à connaître ma technique, à avoir un dialogue avec le public, à avoir une expérience de vie», explique ce grand soliste qui, après *Perfume de Gardenias* (2000), ne s'est consacré qu'au travail de chorégraphe. Or l'heure est aux retrouvailles. Le déclin s'est pro-

duit au spectacle de Margie Gillis, il y a deux ans. «*Danser comme à ça à la cinquantaine, wow! Tout le monde pleurait à la Place des Arts et c'était juste une femme sur scène. Il n'y avait pas décor, il n'y avait rien.*»

José Navas a alors décidé de danser de nouveau mais aussi de faire un grand ménage dans ses chorégraphies: «*Je crois que, comme la musique, le mouvement parle à tout le monde d'une façon pure. Et la superficialité de mon travail, avant, tenait à cette volonté de tout expliquer avec la scénographie, le thème, la nudité. J'avais l'impression que je devais expliquer aux gens pourquoi ce que je présentais était important.*»

Un retour vers l'abstraction
Le nouveau projet marque un

retour vers l'abstraction. En dépit du succès rencontré par des spectacles proches du théâtre comme *Adela mi Amor* (2004), Navas rejette ici toute forme de narrativité. L'expression «*Portable Dances*» tient en outre au fait que ses trois volets (un solo, un trio et un pas de deux pour quatre danseurs) sont interchangeables et peuvent être présentés séparément.

En plus de danser dans le pas de deux, le chorégraphe interprétera le solo. A la lumière des extraits que nous avons pu voir sur cassette avant la première, le spectacle promet d'être particulièrement épuré et aérien. Dans certains passages, Navas semblait flotter au dessus du sol.

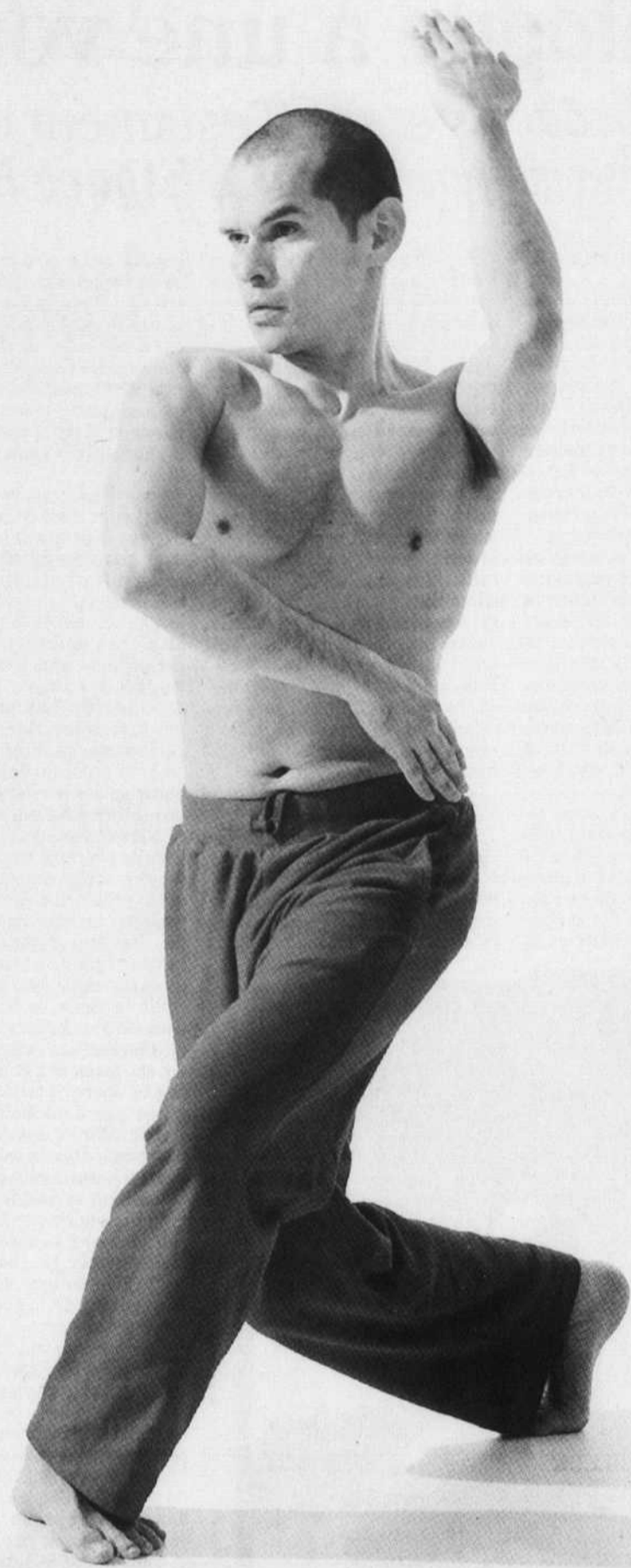
Ce mélange de légèreté et de fluidité s'appuie sur une grande rigueur. «*J'ai voulu savoir jusqu'à quel point j'étais capable d'introduire le travail pour ensuite l'épurer. Je n'étais pas prêt pour ça avant. Je cherchais, j'essayais des choses. Je ne regrette pas ce que j'ai fait avant, je crois que c'était nécessaire mais ma fascination va pour le moment pur, l'abstraction, le dessin dans l'espace. Et pour faire ça, il faut savoir comment écrire. [...] Et aujourd'hui, dans la quarantaine, je suis prêt. Je suis très content parce que c'est une des pièces les plus honnêtes que j'ai faites, l'une des plus "moi".*»

La musique d'Alexander MacSween, qui se veut aussi minimaliste que la chorégraphie, agira comme fil conducteur du spectacle. Conçue à partir des voix des danseurs, cette espèce de chant guttural risque d'en rebuter certains. Navas en est conscient et reconnaît que son nouveau spectacle est plus exigeant et sera probablement moins populaire: «*Vous savez, le succès est comme une trappe. On a peur de le perdre et on oublie de vivre. Ce n'est pas important que, dans 20 ans, les gens disent que José Navas était connu. Le vrai succès, c'est quand on vraiment fier de ce qu'on a donné.*»

Collaboratrice du Devoir

Du 5 au 8 octobre à 20h
À la salle Multi de Méduse
591, rue Saint-Vallier Est, Québec

À compter du 19 octobre
À l'Agora de la danse,
840, rue Cherrier, Montréal.



SOURCE COMPAGNIE FLAK

Jose Navas en solo dans son nouveau spectacle, *Portable Dances*.

Seule sur un pouf

Chorégraphie et interprétation de Nancy Leduc

Une présentation de

Tang nte
840 CHERRIER
(METRO SHERBROOKE)

6, 7, 8, 12, 13, 14, 15 octobre 2005 à 20h30
9 et 16 octobre 2005 à 16h00

Billetterie: 525-1500



une chorégraphie de
SYLVAIN ÉMARD
TEMPS DE CHIEN

Une présentation de Sylvain Emard Danse en coproduction avec le Centre national des Arts (Ottawa), le Banff Centre, le Festival Danse Canada et le Grand Théâtre (Lorient-France)
Interprètes ÉRIC BEAUCHESNE, KATE HOLDEN, LAURENCE LEMIEUX, MANUEL ROQUE, HEIDI STRAUSS, DARRYL TRACY Conseillère artistique et répétitrice GINELLE CHAGNON
Musique originale MICHEL F. CÔTÉ, TIM HECKER Éclairages ETIENNE BOUCHER Vidéo EFFE
Scénographie RICHARD LACROIX Costumes FRANÇOIS SAINT-AUBIN Maquillages ANGELO BARSETTI

DU 13 AU 15 ET DU 19 AU 22 OCTOBRE 2005 À 20H
1345, Avenue Lalonde (entre de la Visitation et Panet, métro Beaudry) www.usine-c.com
USINE C Billetterie 521-4493

Conseil des Arts du Canada Canada Council for the Arts Québec 525 1500

L'AGENDA

L'HORAIRE TÉLÉ,
LE GUIDE DEVOS SOIRÉES

Gratuit dans Le Devoir du samedi

LE DEVOIR



PLAY IT AGAIN!

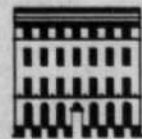
6 AU 8 + 12 AU 15 OCTOBRE / 20 H

CHORÉGRAPHIE
DANIÈLE DESNOYERS
LE CARRÉ DES LOMBES

MUSIQUE
JEAN-FRANÇOIS LAPORTE
AVEC
SOPHIE CORRIVEAU
ANNEBRUCE FALCONER
PIERRE LÉCOURS
KEN ROY
SHONED WATKINS
ET LE MUSICIEN
MARTIN OUELLET



PHOTO / LUC SENEAL



AGORA DE LA DANSE
840, RUE CHERRIER MÉTRO SHERBROOKE
WWW.AGORADANSE.COM 514.525.1500

LE DEVOIR



DE VISU

Mois de la photo

Une « métaphore des yeux dans la tête »

La galerie de l'UQAM propose des œuvres de Michael Snow centrées sur la relation entre le spectateur et l'œuvre

MICHEL HELLMAN

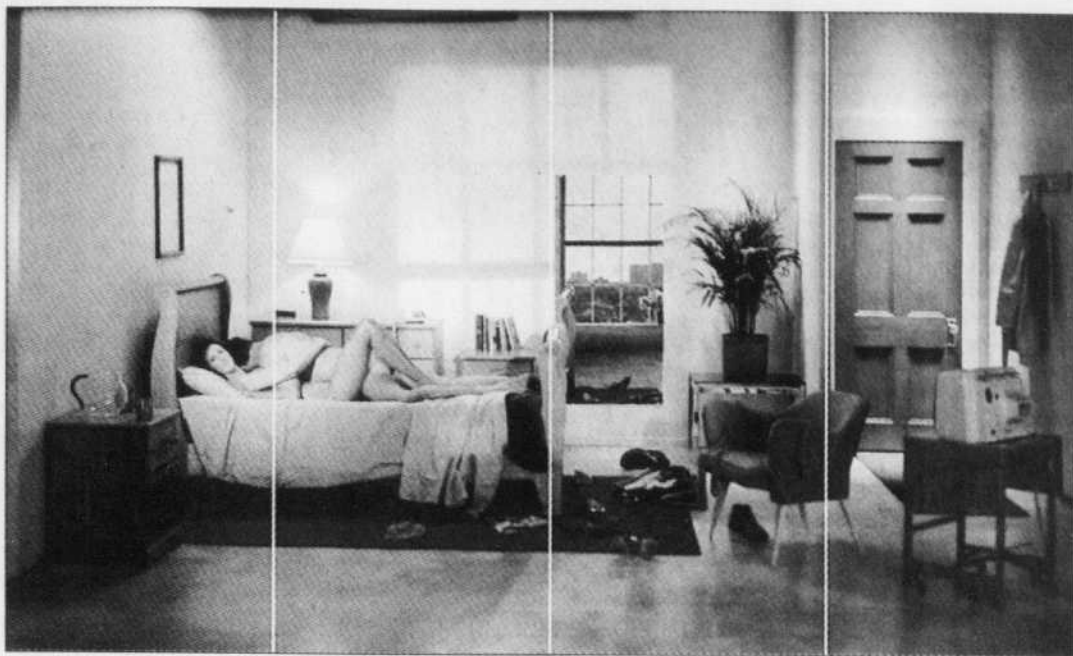
« **V**isées de l'imaginaire », le premier volet du festival du Mois de la photo, soulève la question de la manière dont le spectateur « introduit » dans l'image photographique. Pour inaugurer ce volet, l'exposition *Windows*, présentée à la galerie de l'UQAM, rassemble les œuvres du célèbre artiste canadien Michael Snow. Centrées sur la relation entre le spectateur et l'œuvre, ses œuvres recréent chacune à sa manière les différentes « étapes » du processus photographique.

La dernière exposition solo de Michael Snow à Montréal remonte à 10 ans. La plupart des pièces présentées ici — la plus ancienne date de 1955 — n'avaient jamais été montrées auparavant à Montréal. C'est donc tout un événement. Pour les visiteurs auxquels l'œuvre de Snow est peu familière, *Windows* donne un aperçu de la richesse et du caractère fécond de son travail. L'exposition montre bien combien cet artiste, qui affirme que « [ces] peintures sont faites par un cinéaste, [ces] sculptures par un musicien, [ces] films par un peintre... », brouille les distinctions entre les différents médias artistiques. En effet, on peut voir ici des photographies, des films, mais aussi des sculptures et des peintures.

Même pour ceux qui connaissent déjà l'œuvre de Snow, cette exposition permet de découvrir des pièces plus rares et intéressantes. Il faut d'ailleurs souligner que Martha Langford, la commissaire de cette exposition (et commissaire générale de cette neuvième édition du Mois de la photo) est également la biographe attitrée de Michael Snow.

Les œuvres présentées ici ont donc fait l'objet d'une sélection attentive, en collaboration étroite avec l'artiste, de manière à faire ressortir de manière riche et complexe le thème de la fenêtre, une « métaphore des yeux dans la tête », selon l'artiste. Cette idée est habilement menée ici.

Le choix des œuvres n'a d'ailleurs pas dû être fa-



La pièce énigmatique *Power of two*, de Michael Snow, est une très grande photographie transparente suspendue, divisée en quatre panneaux.

cile, puisque ce thème de la dualité au cœur de la perception occupe une place fondamentale dans l'ensemble de l'œuvre de Michael Snow. Ici, le thème de la fenêtre s'inscrit plus particulièrement dans l'optique plus générale du Mois de la photo, centrée sur le rapport qui se crée entre la photographie et le spectateur.

Dès l'entrée, on est accueilli par une version écourtée de *Wavelength*, œuvre-culte de l'artiste et chef-d'œuvre du cinéma expérimental, rendue d'ailleurs encore plus iconique ici par la présence dans la galerie de cette même chaise jaune qui se trouve dans l'atelier où se déroule le film. L'artiste

ne voulait pas présenter le film original en version vidéo. Il a donc superposé le film sur trois bandes simultanées. On ne sent pas la lente progression du film original et on a l'impression que la profondeur a été écrasée.

On retrouve ce même jeu visuel dans l'œuvre plus récente *Line drawing with synopsis*, datée de 2003. À première vue, on croit voir une photographie, mais il s'agit en réalité d'une sculpture au mécanisme complexe, composée de deux plaques de plexiglas transparentes rabattues l'une sur l'autre.

Cette pièce donne le ton au reste de l'exposition. Le spectateur y est constamment interpellé. Au-delà

de la surface visible, il faut décortiquer les différents degrés d'interprétation de chaque œuvre. L'image de la fenêtre revient souvent, que ce soit par des représentations d'une fenêtre de voiture (dans l'œuvre *Parked*) ou des fenêtres de la cabane en rondins dans les Maritimes où l'artiste passe ses étés (dans le magistral film *Souffle solaire*, de 2002).

Mais c'est surtout la présence constante d'une fenêtre invisible que l'on ressent à travers l'exposition. Dans ce dédale de symboles et de références, il faut remettre en question notre perception traditionnelle du support et interroger notre position envers l'œuvre.

Ainsi, dans l'espace de la galerie, la pièce énigmatique *Power of two* ressort de manière tout à fait remarquable. C'est une très grande photographie transparente suspendue, divisée en quatre panneaux. Elle nous montre un couple sur un lit. On ne voit pas le visage de l'homme, mais la femme nous regarde attentivement. Une fenêtre se reflète dans un miroir. Selon la perspective particulière de la photographie, c'est justement derrière cette fenêtre que nous sommes situés. Le regard envoûtant de la femme nous fait prendre conscience que nous ne sommes pas des spectateurs passifs, mais au contraire les acteurs principaux de la scène.

Le parcours est rempli de références subtiles, de jeux visuels mais aussi de poésie. C'est une exposition très riche, qu'il ne faut absolument pas manquer.

À noter finalement que, dans le cadre du colloque du Mois de la photo à Montréal, l'artiste viendra donner une conférence à la galerie, le jeudi 22 septembre, à 12h30.

Collaborateur du Devoir

WINDOWS

Michael Snow
Du 9 septembre au 8 octobre
Galerie de l'UQAM
1400, rue Berri

Peinture et bonheur

LIGNES ET COULEUR

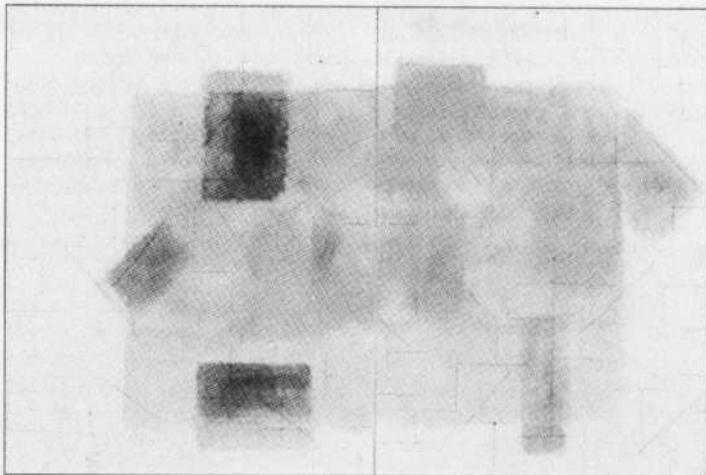
Denis Juneau
À la galerie Simon Blais
5430, boulevard Saint-Laurent,
local 100
Jusqu'au 8 octobre

BERNARD LAMARCHE

Vous connaissez tous des artistes qui vous rendent complètement gaga, qui vous font perdre tout votre sens critique, que vous n'acceptez pas que les autres critiquent. Moi aussi, bien sûr, et un de ces artistes expose une série colossale de peintures et d'estampes à la galerie Simon Blais, pour notre plus grand bonheur. J'ai nommé Denis Juneau, qui après avoir tâté de l'automatisme s'est rangé du côté d'une abstraction géométrique rigoureuse, si bien que dans les années 60, il a été associé à la seconde vague des plasticiens. Aujourd'hui âgé de 80 ans, âge honorable qu'il a atteint la semaine dernière, il démontre envers l'abstraction un engagement indéfectible.

Avec cette nouvelle sélection de peintures, Juneau démontre un plaisir de faire qu'il n'a jamais autant mis de l'avant. On y retrouve les effets de transparence qui marquent sa peinture depuis plus d'une dizaine d'années et ces petites formes géométriques, des petits dessins qui, comme des graffiti, viennent rythmer la surface de la toile.

Cette fois, Juneau laisse respirer ses surfaces davantage. Ses fonds sont devenus plus vaporeux. Alors qu'ils ont déjà pu évoquer le travail de Jean McEwen, ses arrière-plans



SOURCE GALERIE SIMON BLAIS

Été (diptyque), 2005, de Denis Juneau

se rapprochent cette fois de ceux d'un Mark Rothko. En fait, Juneau continue à faire s'interpénétrer les différents plans de ses tableaux, si bien que les petites écritures par-dessus, dans le meilleur des cas, flottent au-dessus de masses hautement colorées. De cette façon, Juneau suggère des espaces difficilement mesurables, les trames dessinées impossibles à situer dans cet espace.

Dans *Un arbre*, possiblement le tableau qui nous fait le plus perdre nos moyens, une série de ces graffiti viennent cadencer la surface. On retrouve l'arbre, bien sûr, mais il est réduit à un réseau de lignes simples, qui laissent plutôt entendre l'idée d'arborescence qu'un arbre en particulier. D'autres de ces dessins suggèrent des volumes décoratifs, comme si l'artiste avait pris

une forme en trois dimensions et l'avait dépliée. Ensuite, le motif d'une clôture grillagée se déploie comme s'il s'agissait d'oiseaux planant sur une nappe de couleur.

Dans *Bleu Azur*, les réseaux de lignes sur un fond bleu donnent l'impression de s'animer à la surface. Ces angles droits, ces lignes et ces obliques s'agitent et, dans le bas du tableau, Juneau a figuré une agglomération de traits. Il en résulte

de cette densification un subtil effet de perspective, qui ajoute une profondeur étonnante à la composition.

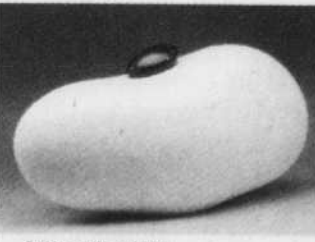
On exagère? A peine. Mais voilà. Il est tout de même excitant de constater qu'un vieux routard comme Juneau atteint, en mûrissant, une sorte de maîtrise de son art, aussi abstrait soit-il. Avec Juneau, pour moi, c'est un peu toujours la même chose. J'aime au point d'en perdre même l'envie de m'en justifier. C'est comme ça depuis que je fréquente ses œuvres et l'effet avait été le même, en 2001, lorsque le Musée national des beaux-arts du Québec (le Musée du Québec à ce moment) a organisé une rétrospective de son œuvre. Et ce n'est pas parti pour changer, surtout que Juneau a fourni à un superbe effort.

Le Devoir

VERA VICENTE

ŒUVRES RÉCENTES
DU 1^{ER} OCTOBRE AU 26 NOVEMBRE 2005

VERNISSAGE LE SAMEDI 1^{ER} OCTOBRE,
À 14H00



Falaise, engobe, enfumage
61 cm x 28 cm - Photo: Jean Bruneau

Guides canadiennes des métiers d'art
1460, rue Sherbrooke Ouest, suite B
Montréal, T 514.849.6091
www.guidescanadiennesdesmetiersd'art.com



Centre d'art Amherst
1000 Amherst suite 104 Montréal
Mer-Sam de 14h00 à 19h00, sauf dim 17h30
Informations (514) 529-9485
Galerie (514) 252-8123
andrelaroche@sprint.ca
www.centreartamherst.com

JOSEPH-RICHARD VEILLEUX

Trait pour Trait : Codage de scènes rêvées

DERNIÈRE JOURNÉE

GALERIE BERNARD

3926 rue Saint-Denis, Montréal (Québec) H2W 2M2, Tél.: (514) 277-0770
Horaire : mercredi 11h-17h jeudi-vendredi 11h-20h samedi 12h-17h et sur rendez-vous

GIANGUIDO FUCITO • EDUARDO RODÀ

Exposition : Tableaux récents

JUSQU'AU 6 NOVEMBRE 2005

À la Chapelle historique du Bon-Pasteur

100, rue Sherbrooke Est (coin Saint-Laurent)

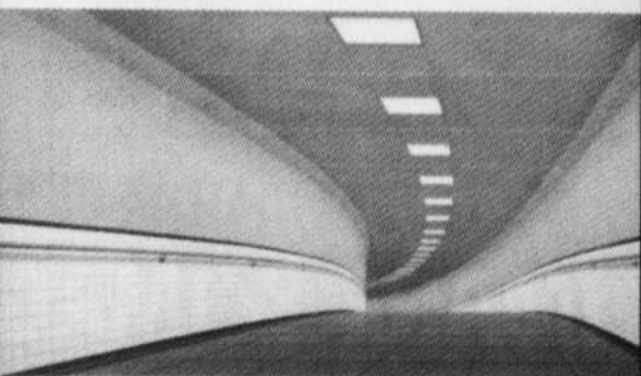
VERNISSAGE : mercredi 5 octobre, 17 h - 20 h

Horaire : mercredi, samedi, dimanche 13 h - 17 h jeudi - vendredi 13 h - 20 h

MUSÉE DES BEAUX-ARTS DU CANADA

OTTAWA

CHRISTOPHER
PRATT



JUSQU'AU 8 JANVIER 2006

Un survol — en une soixantaine de peintures grand format saisissantes — de la production des vingt dernières années de l'un des plus importants artistes contemporains canadiens.

Tunnel pour piétons, 1991, London Life, compagnie d'assurance-vie, © Christopher Pratt

TRÉSORS DE NOTRE COLLECTION



DESSINS BRITANNIQUES
Jusqu'au
20 novembre 2005

Samuel Palmer, Chêne,
Lullingstone Park, Kent, 1828,
(détail) MBAC

FOLK, MÉTAL, POP ET ROCK
Jusqu'en janvier 2006

Kevin Schmidt, Long Beach Led Zep, 2002, (détail)
DVD, MBAC

(613) 990-1985 1-800-319-ARTS
380, promenade Sussex, Ottawa
Pour plus d'information et pour vous
abonner à notre Cyberbulletin, visitez
musée.beaux-arts.ca/125

Heures d'ouverture:
mercredi - dimanche 10 h - 17 h
jeudi 10 h - 20 h

LeDroit

OTTAWA CITIZEN

OTTAWA CITIZEN

Canada

125

Musée des beaux-arts National Gallery of Canada

ANNIVERSAIRE ANNIVERSARY

LE SIXIÈME SENS

Exposition de groupe
Sculptures, Peintures

Studio 261
galerie d'art

261, St-Jacques Ouest, Montréal (Québec)
Tél.: (514) 845-0261 - www.studio261.ca



Kittie Bruneau

Quartier Libre

Galerie d'art
APRÈS CENT ET MILLE TABLEAUX : ŒUVRES RÉCENTES ET ANCIENNES DE KITTIE BRUNEAU
Du 4 au 30 octobre 2005 au 4289 rue Notre-Dame Ouest à Montréal
Du mercredi au samedi de 12h à 18h et le dimanche de 12h à 17h
Renseignements : (514) 933-0101 ou www.quartierlibregalerie.com

DE VISU

Mois de la photo à Montréal

Pot-pourri photographique

COMMENT VIVRE DE LA LUMIÈRE

Diane Borsato
À la galerie Occurrence
460, rue Sainte-Catherine Ouest
Jusqu'au 15 octobre

BERNARD LAMARCHE

Avec l'exposition de Diane Borsato à Occurrence, on tient bien une des meilleures présentations de ce Mois de la photo 2005 passablement décevant. Ici, Borsato a mis en œuvre une des stratégies récurrentes de ce Mois de la photo porté sur l'imaginaire, et que l'on retrouve dans la photographie en général depuis belle lurette, soit l'ajout d'une plus-value à l'image par le recours au texte. Borsato raconte des petites histoires de son cru et la photographie et le texte ont le même poids dans l'image et se relancent sans cesse.

Tracey Moffatt utilise avec bonheur le texte au Musée des beaux-arts de Montréal, puisque l'écrit renouvelle réellement les contenus de l'image. Catherine Bodmer, avec un peu moins d'aplomb à Skol, présente une stratégie plastique fort discutable où elle fait presque oublier le texte en le plaçant dans les coins inférieurs de ses images de flaques d'eau (les cartes postales que l'artiste a tirées sont autrement plus fascinantes).

Borsato a donc donné la même place au texte et à l'image dans ses œuvres. Le texte n'est pas intégré à l'image, il l'accompagne comme une légende, à ceci près qu'aux mots, l'artiste a octroyé la même surface qu'à l'image. Borsato raconte des petites anecdotes que l'image semble venir compléter, ou vice-versa. De fait, l'artiste, que l'on connaît surtout par le biais de la performance, a imaginé toute une série de petites actions à haute teneur symbolique, qu'elle a ensuite imagées.

Entre autres, Borsato, en prenant au pied de la lettre l'expression «comfort food», a dormi avec ce type de nourriture pour voir si elle allait en retirer du bien-être. Conclusion, elle y a gagné essen-

tiellement la consolation de s'être levée avec les cheveux collants. Encore sur la nourriture, Borsato est allée porter sur des tombes des plats chauds, qu'elle croit que vous aimeriez «si vous étiez froid et sec et mort depuis longtemps», écrit-elle.

Le rapport à la nourriture est passablement marqué dans cette série d'images, alors que l'artiste s'est rendue dans un musée pour y mettre des éléments de la collection dans sa bouche, comme pour y tester le bon goût des choses. Elle dit aussi avoir laissé, sous la forme de petites broderies, des traces dans les vêtements qu'elle a essayés dans une boutique; roulé sur la pelouse du Centre canadien d'architecture pour «créer des liens avec la ville» et s'être installée avec les ordures, parce qu'à la suite d'une chirurgie, elle s'est sentie «terriblement matérielle, éphémère».

On le comprend, Borsato présente là un éventail d'expériences où elle cherche à établir de nouveaux rapports avec son environnement. Le plus amusant, c'est que souvent, elle sort des sentiers battus précisément pour trouver du bonheur, ce que tous recherchent. Et là où la plupart des gens préféreraient précisément ne pas changer leurs habitudes, au nom de l'art, Borsato, pour y parvenir, se met dans des situations inhabituelles.

Le plus intéressant dans cette exposition, et c'est là que se fait l'arrimage avec la thématique générale du Mois de la photo, soit l'imaginaire: Borsato établit bellement un trouble entre réalité et fiction. Dans ces mises en scène, le texte restaure une narration et assigne à l'image un rôle structurant. Les textes sont des fantasmes mis en œuvres et les photographies (sauf celles effectuées en contexte muséal) devraient normalement appuyer l'idée voulant que les saynètes ont été réalisées. Elles échouent toutefois à le faire, parce que trop parcellaires. Par exemple, Borsato dit avoir touché un millier de gens, alors que la seule image qui en témoigne la montre subrepticement toucher une seule personne. Reste alors notre croyance

en l'image pour asseoir la relation entre le texte et l'image.

La vidéo que propose aussi cette exposition contribue à ce sentiment. *A plant teaching me to eat light*, une des scènes filmées sur cette bande est amusante: l'artiste se transforme presque en statue pour manger de la lumière, la bouche grande ouverte sous une lampe. La scène pourrait avoir duré des heures et la bande ne nous en montre qu'un extrait. Le passage où elle demande avec insistance à sa plante de s'approcher d'elle devient absurde en raison d'un élément: rien n'est laissé à l'imagination, la chose est trop littérale. Dans les photographies, il y a toujours place à l'esprit pour compléter les scènes.



Artifacts in my mouth (détail), de Diane Borsato, 2003.

SOURCE MOIS DE LA PHOTO

TERRITOIRES IMAGINAIRES

Monique Genton, Toni Hafkenschied, Martin Parr, Mike Yuhasz
Maison de la culture Frontenac
2550, rue Ontario Est
Jusqu'au 9 octobre

Fascinant comment, dans une exposition de groupe, on peut trouver des travaux absolument stimulants et d'autres qui tombent totalement à plat. L'ensemble de l'exposition parle d'urbanité et de développement. La pièce de Monique Genton aligne des images de gazon traitées à l'acrylique, présentées selon une grille rigide de petites images, traitant d'«ordre» et de «pelouse». On y traite peut-être de la banlieue, encore faut-il voir. Pourrait s'arrimer ici un propos sur la peinture abstraite gestuelle.

Autrement, c'est fou le plaisir visuel que peuvent procurer les images de Toni Hafkenschied. Au premier coup d'œil, ces vues de paysages ruraux et urbains ressemblent à des maquettes rephotographiées: les couleurs sont saturées, la profondeur de champ est trouble, etc. Or, c'est tout le contrai-

re. Il s'agit de vrais paysages. Pourtant, il y a une perte de contact avec le réel, à laquelle contribue aussi le format parfaitement carré des images. Et cette perte se trame à travers le traitement de l'image. Plus fou encore, ces manipulations n'ont rien à voir avec les effets spectaculaires de moult traitements numériques. Elles miment plutôt certains effets tirés de l'appareil photo lui-même, à savoir la mise au foyer et la profondeur de champ.

L'artiste nous trompe par le travail du flou, notamment. Et le moment où tout cela bascule — de maquette singeant le réel vers le réel tourné servi en mode artificiel — procure un tel contentement qu'on en vient à se dire que cette série vaut à elle seule le déplacement à la Maison de la culture Frontenac. Même un gros chantier à Toronto, dans une de ces images, perd totalement son échelle réelle, les grues ayant l'air d'être en plastique.

De plus, cette exposition comprend le projet très amusant de Mike Yuhasz, du Yukon, avec la rhétorique juste ce qu'il faut appuyée. Yuhasz singe les projets de promo-

teurs immobiliers et nous invite à acheter tout le pays s'il le faut. Sorte de critique du colonialisme économique, ce projet, avec ses stéréoscopes fort intrigantes (qu'on regarde dans des visionneuses de type Viewmaster), est présenté dans le hall d'entrée de la Maison de la culture, et ressemble à s'y méprendre à un kiosque de foire commerciale.

En salle, on retrouve également le projet froid de Martin Parr, *Parking Space*. Même si, de prime abord, ces images laissent par leur approche systématique — l'artiste a photographié des lots de stationnements vacants, cadrés serrés, entre deux voitures —, elles peuvent nourrir la réflexion. Rien n'est moins sûr, mais la commissaire Martha Langford présente ces images à travers une fiction de son cru, en disant que là, l'appareil photographique prend la place du pare-brise d'une voiture et que le conducteur de cette voiture convoite le dernier espace de stationnement disponible. On aime bien les délires interprétatifs, mais là, c'est dur à suivre. À la lecture du passage du catalogue sur ces images, on en vient à croire qu'elles portent toute l'économie pétrolière sur leur dos. Permettez-moi de décrocher, mais c'est strictement n'importe quoi. C'est malheureusement souvent le type d'élucubrations qui attire le ridicule sur le milieu des arts visuels.

Il y aurait tout lieu de regarder ces images comme celles de vides laissés par des voitures venant de quitter ces espaces. Bien que cette avenue soit ennuyeuse parce que les images ne sont pas assez fortes, elle n'est pas moins dans le ton du Mois de la photo et serait plus facilement défendable. En ce sens, se demander où sont allés les conducteurs et ce qu'ils font une fois partis serait tout aussi plausible que ce que propose le texte du catalogue. D'autant plus que l'interprétation proposée par la commissaire échoue à prendre en considération toutes les images. Structurellement, au moins une des images ne colle tout simplement pas à ce point de vue (c'est le cas de la dire), à moins que la voiture-appareil photo n'arrive dans le mauvais sens et soit située sur le trottoir. Il faut se demander, ici, si l'imagination ne doit pas être convoquée pour faire le travail que les artistes ne font pas, à savoir de charger la lecture d'un contenu absent des images. Ce constat s'impose trop souvent dans ce Mois de la photo.

Le Devoir



LE MOIS DE LA PHOTO
À MONTRÉAL

9^e ÉDITION

08 / 09 / 05
10 / 10 / 05

IMAGE & IMAGINATION

ACTIVITÉS FAMILIALES - SAMEDI LE 1^{er} OCTOBRE

MAISON DE LA CULTURE FRONTENAC
2550, rue Ontario Est, Montréal de 13 h à 16 h

- **Exposition** : Alain Bublex. *Glooscap*
Monique Genton, Toni Hafkenschied, Martin Parr & Mike Yuhasz. *Territoires imaginaires*.
- **Atelier de création de cartes postales** : Individuellement, entre amis ou en famille, chacun donne à voir sa ville imaginaire qu'il s'ingénie à rendre vraisemblable. Au terme de l'activité, les participants sont invités à prolonger cet exercice ludique par l'envoi de leur création à leur adresse postale ou à celle d'un ami. Cet atelier fait suite à une visite commentée de l'exposition.

Durée de l'activité (visite et atelier) : 1 heure 30 minutes.

TOHU - LA CITÉ DES ARTS DU CIRQUE, ESPACE SSQ
2345, rue Jarry Est (angle d'Iberville), Montréal de 14 h à 16 h

- **Exposition** : Shana & Robert Parke-Harrison. *From The Architect's Brother* - œuvres choisies
- **Atelier de collage** : Les participants observent, manipulent, sélectionnent et assemblent divers fragments d'images prélevés dans les médias imprimés mis à leur disposition, pour les transformer en une représentation idéale de la Terre. Cette activité offre l'occasion d'aborder en famille la création par la récupération. L'atelier fait suite à une visite commentée de l'exposition prévue à 14 h.

Durée de l'activité (visite et atelier) : 2 heures.

Vous pouvez vous présenter directement sur les lieux à l'heure indiquée, les activités gratuites mais le nombre de places est limité.

Pour plus d'informations sur les activités éducatives, contactez Sylvie Chartrand schartrand_mpm@yahoo.ca ou Laure Vallade laure_mpm2005@yahoo.ca

Merci à nos partenaires



Consultez la programmation complète sur notre site internet

WWW.MOISDELAPHOTO.COM

Récents tableaux
ALEXANDRA BACHAND
www.abachand.com

Du 4 au 10 octobre 2005.

Vernissage
mercredi le 5 octobre
17 h 30 à 21 h 00.

[espace 306] Édifice Belgo.
372, Sainte-Catherine Ouest, local 306, Montréal.
Métro Place-des-Arts (sortie Bleury).

d'eau
au vent

Venez visiter les artistes et artisans chez eux
au pays des mines et des lacs

Sur le
Chemin
des
Artisans

Pour vous procurer le
dépliant ou des informations

(418) 338-2983
(418) 423-2503

Télex.:
(418) 338-0142

Centre d'information
Tourisme Amiante

(418) 335-7141

chemindesartisans.com

24, 25

septembre

1er et 2 octobre

2005

Au détour d'une route colorée,
découvrez des êtres passionnés!

PROMUTUEL
APPALACHES - ST-FRANÇOIS

Spac
Centre de services
à la clientèle

Québec
M. Lévesque, député

la ville de
Montréal

Desjardins
Les Caisses de l'Amiante

MUSIQUE

MUSIQUE CLASSIQUE

Vincent Boucher: plus qu'un organiste

CHRISTOPHE HUSS

À l'occasion de la Journée internationale de la musique, ce 1^{er} octobre, le Conseil québécois de la musique organise une opération intitulée «Adoptez un musicien». But de la chose: prouver que les musiciens classiques sont capables de parler de tout et n'importe quoi. Trente candidats à l'adoption offrent un vaste panorama de centres d'intérêt, du cyclotourisme à la plomberie, en passant par la consommation de bonbons. Plutôt que de parler avec une soprano des vertus comparées des algues et des carraghénanes dans la fusion sublinguale des guimauves à la vanille, nous avons choisi de discuter avec Vincent Boucher, organiste et analyste financier, de quelques aspects du contexte économique de la musique classique.

C'est peu avant son départ pour le Concours des nouveaux talents de Bratislava, organisé par les radios européennes, concours où il a été sélectionné par Radio-Canada pour représenter le Canada et retenu parmi les huit finalistes, que nous avons rencontré Vincent Boucher. Si ce choix s'est imposé naturellement, c'est aussi parce que, dans l'actualité musicale, l'organiste montréalais vient de publier, chez ATMA, l'un des disques les plus étonnants de la rentrée: un programme de dix-huit Sonates pour clavier de Domenico Scarlatti, interprétées à l'orgue par Karl Wilhelm de l'église du Très-Saint-Rédempteur de Montréal. Oui, Scarlatti à l'orgue... Et cela convainc, parfois au-delà de tout ce que l'on pouvait imaginer!

Le musicien

Sur les 555 Sonates de Scarlatti, que Vincent Boucher a intégralement passées en revue, le musicien a identifié une centaine d'œuvres

se prêtant à une exécution à l'orgue. «Dans tout le corpus des Sonates de Scarlatti, seules trois ont été spécifiquement écrites pour l'orgue. Mais si vous écoutez la Sonate en sol mineur, K. 31, qui ouvre le disque, elle passe presque inaperçue au clavier, alors qu'à l'orgue on peut en faire un concerto à l'italienne avec alternance des jeux. On gagne beaucoup en couleurs: les fugues, par exemple, bénéficient beaucoup de l'orgue.» Le choix de l'instrument de Karl Wilhelm, italien par sa sonorité et moderne par la conception, s'est imposé naturellement. Vincent Boucher juge que parmi les Sonates de Scarlatti, «les sonates à deux voix, les fugues et les sonates lentes se prêtent bien à l'orgue. Il faut éviter les sonates galantes et les sonates à effets de percussion».

Élève de Luc Beauséjour, Bernard et Mireille Lagacé, Vincent Boucher est à la fois claveciniste et organiste, mais il est évident que l'orgue convient particulièrement à l'imagination foisonnante de ce lauréat du Prix d'Europe en 2002. S'il a amorcé, en septembre 2004, un doctorat en interprétation à l'université McGill et s'il s'apprête, le 1^{er} novembre, à partir en tournée pour les Jeunesses musicales avec le trompettiste Stéphane Beaulac, Vincent Boucher, diplômé d'HEC est aussi, très officiellement, dans sa vie de tous les jours analyste senior en solutions de placement et Ingénierie financière à la Banque Nationale du Canada! Quel regard porte un «musicien-économiste» sur un milieu qui crie famine et où, pourtant, les organismes ne cessent de se multiplier?

Lorsqu'on regarde l'immense déséquilibre annuel entre les musiciens diplômés et le nombre de débouchés réels, on ne peut être qu'inquiet. A quoi cela sert-il de former tant de futurs chômeurs? «C'est un sujet très délicat», avoue Vincent Boucher, qui note:



Vincent Boucher

CHRISTIAN CARPENTIER / ATMA

«Nombre de domaines d'études mènent à très peu d'emplois. Mais si on contingente, on soulèverait un tollé. D'ailleurs, cela développe un milieu très compétitif qui relève le niveau. Il y a d'autres aspects positifs à cela. Voyez l'école Pierre-Laporte, de laquelle je suis issu. En concentration musicale, elle intègre 13 heures de musique dans le programme secondaire. Sur 60 élèves de ma promotion nous sommes sept ou huit à avoir fait des études musicales post-secondaires et cinq aujourd'hui à pratiquer dans le milieu. Mais tous les autres sont des gens qui consomment de la musique, des disques, des concerts, des partitions, qui sont abonnés à l'Opéra, etc. On a créé les consommateurs de musique dont on a tant besoin. Subventionner l'éducation musicale au niveau primaire et secondaire a des retombées énormes. Ainsi, le taux de décrochage de la concentration musicale de Pierre-Laporte est de zéro. Or le gouvernement, en ce moment, coupe des subventions [à Pierre-Laporte, justement] et crée parallèlement des comités d'étude pour trouver des solutions au décrochage scolaire!»

Vincent Boucher est surtout inquiet du non-renouvellement du public et souligne le travail d'organismes comme les Jeunesses musicales dans le recrutement de futurs mélomanes: «On devrait allouer nos ressources au développement de futurs mélomanes. En tant qu'étudiant, j'ai passé six mois à Vienne et j'ai vu 20 opéras à 2 \$! Les organismes, au lieu de subventionner des sièges vides, pourraient faire entrer les scolaires au concert. Les Jeunesses musicales ne sont pas un autre organisme au sein du milieu, mais une pépinière de tous les autres organismes musicaux. L'avenir de l'OSM, du NEM, de tous les organismes baroques se joue avec les Jeunesses musicales pour les 20 ou 25 prochaines années.»

La musique et le «dollar loisir»

Un document émanant de l'administration de l'OSM, en septembre 2004, plaçait les concerts de l'OSM dans le cadre du «marché du divertissement». Cette analyse rencontre-t-elle les observations de Vincent Boucher? «Les dé-

penses annuelles des ménages canadiens pour les arts de la scène sont de 194 \$ par ménage, par an. Un récital d'orgue à 20 \$ gruge donc un huitième du budget familial annuel! Évidemment, il faut considérer le niveau de vie, les foyers urbains et ruraux, etc. Mais le chiffre est fort intéressant. Ce qui est rassurant, c'est que ce budget reste deux fois supérieur aux dépenses pour le sport, alors que l'on pourrait penser le contraire, à en juger par le prix des billets pour le Canadien!»

«On parle maintenant d'un «dollar-loisir». Ce dollar est sollicité de plus en plus largement par le disque, le livre, le théâtre, la musique, les musées, ou la télévision numérique qui permet l'accès à un club vidéo virtuel. Le temps libre, 6 heures par jour, n'augmente pas. Ce temps et cet argent sont convoités par de plus en plus de monde. On peut même y englober la bouteille de vin à 20 \$ que la SAQ essaie de vous vendre. Dans le plan d'affaire de la SAQ, le vin est un loisir. Au lieu d'aller au théâtre un soir, vous achetez une ou deux bonnes bouteilles de vin et recevez des amis à la maison. La SAQ vient donc concurrencer le concert, le livre ou le disque sur le dollar-loisir. Dans ce cadre, honnêtement, ce qui me fascine, c'est qu'il y ait encore 200 personnes à un récital d'orgue un mercredi soir! La situation pourrait être pire!»

Pour s'affirmer face à la concurrence, il est bien possible que le monde musical soit amené à surmonter son éparpillement. «Il y a une chose très logique du niveau pri-

vé, qui est taboue en classique: la convergence. On le voit avec les entreprises du secteur financier. Un client a besoin de services financiers. Pourquoi ne pas lui offrir, sous un même toit, services financiers, placements, assurances, crédits, hypothèques? Ainsi, on s'assure que chaque dollar dépensé reste à l'institution financière. À Montréal, on a l'OSM, des académies, des organismes comme les Jeunesses musicales, des concours avec des structures similaires et parallèles: pourquoi ne pas intégrer certaines choses et mettre en commun des ressources. On aurait une économie d'échelle... Il y a beaucoup de synergies à gagner d'assembler tout cela. Car demain, le financement déterminera la longévité. Même si vous avez les meilleures idées, les meilleurs programmes, les meilleurs concepts, si vous n'avez pas l'argent ce sera fini.»

Alors, à quand la série des «Grands Concerts baroques de Montréal», par exemple?

Collaborateur du Devoir

Vient de paraître:

D. SCARLATTI: 18 sonates. Vincent Boucher. SACD ATMA. À paraître début novembre: Trompette et orgue avec Stéphane Beaulac (ATMA).

Vincent Boucher se produira en novembre dans 10 villes à travers le Québec avec les Jeunesses musicales, dans le programme Trompette et orgue. Huit autres concerts suivront au printemps. Renseignements: www.jeunessesmusicales.com

CHANSON

L'année positive de Didier

Didier Boutin lançait, en 2004, *Sans le malheur, le bonheur c'est triste, un album électro, pop, suave, piquant et assez dans le vent. Il était temps qu'on vous en parle...*

ISABELLE PORTER

Québec — Quel heureux prétexte que ce spectacle prévu pour vendredi au Théâtre du Petit Champlain (TPC). Cette salle est en pleine renaissance. Cet automne seulement, on y verra Vigneault, Coral Egan, Taïma, Marie-Thérèse Fortin, Jorane, Chloé Sainte-Marie, Loco Locass, Fred Fortin, la Française Keren Ann, entre autres. On a aussi eu le flair qu'il fallait pour réunir, à trois reprises, Monsieur Mono, Thomas Hellman et Jean-François Fortier, ce dont nous vous reparlerons en début de semaine prochaine. Et bien sûr, on a eu la bonne idée d'inviter Didier.

Un épicurien du travail

Agé de 42 ans, ce Français d'origine est loin d'en être à ses débuts en musique. Depuis son arrivée au Québec en 1992, il a collaboré avec des artistes aussi dépareillés que Lynda Lemay, Ariane Moffatt, Pépé et WD-40. Or, s'il est un artiste qu'il a marqué, c'est Jean Leloup: «Je l'ai découvert dès mon arrivée ici. Dans la voiture qui me menait de l'aéroport au Festival de Granby, la première chanson que j'ai entendue, c'est Alger».

Une influence qu'on sent beaucoup sur la pièce *Hachisch*. Or ce n'est que l'une des nombreuses veines explorées par ce dandy à la

voix chaude assez portée sur l'humour. Absurde de préférence. Dans la veine d'un Philippe Katerine ou d'un Fred Poulet, il se prête aussi à des chansons faussement naïves comme *L'Ennui positif*, qui introduit l'album: «Je m'ennuie de ta négligence / Je m'ennuie de ta nonchalance / Tu étais comme une diva divisée en deux / Sur le divan, c'était divin...»

Mais Didier Boutin n'est pas un dandy de l'indifférence. Dans *Europa*, il s'en prend à la France du Front national et de la Défonction nationale (sic). «J'ai un ami maghrébin qui a été expulsé après 40 ans passés en France. [...] Moi, je dis simplement ce que je vois. On nous prend pour des guignols». Le chanteur a aussi ses petites idées à lui sur l'industrie de la musique. Pour

contourner les règles, il a fondé sa propre maison de disques, *Salon rouge*. Un hommage à son salon, qui est rouge, et parce que «ça fait érotico-politico».

Visiblement, Didier Boutin ne se casse pas trop la tête avec sa carrière musicale. «Je suis un épicurien du travail. Il faut aimer, et il faut surtout s'amuser, quoi! Et si tu le ressens, les gens vont dire: Wow! Surtout quand t'es pas connu, déjà, l'approche va être plus facile».

Quand il ne chante pas, il enseigne la musique et travaille avec de jeunes décrocheurs du quartier Parc-Extension. Lorsque lui était jeune, il ne rêvait pas de concerts: «Je voulais faire de la comédie, du cinéma. Ouais, je voulais vraiment faire autre chose». Ce qui ne l'a pas empêché d'enregistrer son pre-

mier disque à 15 ans. Ça s'appelait *Trompes de chasse du Rallye Merventaïs*. Un incontournable de l'année 1978. «C'était un projet familial. Mon papa jouait de la trompe. Je viens d'une région très boisée, très près des traditions et mon père était très proche du milieu des fanfares. Chez nous, on est trois frères et il nous a tous formés pour en jouer».

Fier de ses origines, le chanteur a déjà accueilli son public au son de ce doux instrument. On peut quand même se rassurer: aujourd'hui, il préfère de loin la guitare.

Collaboratrice du Devoir

Le 7 octobre à 20h
Au Théâtre du Petit Champlain
68, rue du Petit-Champlain,
Québec

NOUVEL ENSEMBLE MODERNE
sous la direction de Guillaume Malblancourt

LUNDI 03 OCTOBRE
cinéma - concert

À PROPOS DE NICE, JEAN VIGO + FRANÇOIS PARIS

FILM (1930) DE JEAN VIGO
MUSIQUE DE FRANÇOIS PARIS (FRANCE)
THÉÂTRE OUTREMONT - 19:30
(TARIF UNIQUE 5 \$)

INFORMATION: (514) 495-9944
WWW.THEATROUTREMONT.CA
THÉÂTRE OUTREMONT
1245 AVENUE BÉGIN
OUTREMONT (MÉTRO OUTREMONT)

RICHARD DESJARDINS

KANASUTA
Là où les diables vont danser

LE SPECTACLE L'ENTREVUE et caetera
LE FILM L'ERREUR BORÉALE
Réactualisé par le commentaire des réalisateurs

DVD VIDEO

EN MAGASIN DÈS LE 4 OCTOBRE

www.richarddesjardins.qc.ca

JEUNESSES MUSICALES QUÉBEC PRÉSENTENT

DES SAMEDIS EN COMPAGNIE DES PLUS AUDACIEUX VIRTUOSES DE LA RELEVÉ LA MUSIQUE SUR UN PLATEAU

8 OCTOBRE 20H - PIANO MAGNIFICO!
SERGEÏ SALOV,
Premier grand prix du
Concours Musical International
de Montréal — Piano 2004

DES DIMANCHES EN MUSIQUE LA MUSIQUE, C'EST DE FAMILLE!

16 OCTOBRE 11H - 13H30
MUSIQUE DE MADAGASCAR
JUSTIN VALLI, *valiha* - TAO RAVAO, *guitare* -
HÉRY ANDRIANASOLO, *kabossy* (mandoline malgache)

CONFÉRENCES SUR LES CASTRATS
AVEC FRANÇOIS FILIATRAULT HISTOIRE SOCIALE ET MUSICALE

16 OCTOBRE 15 H
DES EUNUQUES D'ORIENT
AUX CASTRATS DE LA SIXTINE
LA «FABRICATION» DES CASTRATS:
OPÉRATION ET FORMATION

UNE SALLE DE CONCERTS À DÉCOUVRIR - RÉSERVEZ VOS PLACES!

MAISON DES JMC
305 AV. DU MONT-ROYAL EST, MONTREAL (QUEBEC) H2T 1P8
TELEPHONE: (514) 845-4108, poste 221 - info@jeunessesmusicales.com
www.jeunessesmusicales.com

Musique de Chambre
Allegra Chamber Music

25^e saison 2005-2006

piano
Dorothy Fieldman Fraiberg
violin
Yukari Cousineau
violin
Marie-Claire Cousineau
alto
Brian Bacon
violoncelle
Alexandre Castonguay
Œuvres de Dvorak & Smetana
jeudi 6 octobre, 20 heures
Salle Redpath, Université McGill
Entrée libre
www.allegrachambermusic.com

En vertu d'une entente avec la Fédération Américaine des Musiciens (F.A.M.), les consignes de disques subventionnées en partie par le gouvernement fédéral pour promouvoir la musique active par l'entente de la Qualité des Musiciens du Québec.

Culture

Identité floue

AMNÉSIE — L'ÉNIGME DE JAMES BRIGHTON

Écrit et réalisé par Denis Langlois. Avec Dusan Dukic, Karyne Lemieux, Norman Helms, Louise Laprade, Steven Turpin. Image: Larry Lynn. Montage: Denis Langlois. Musique: Peter Xirogiannis. Québec, 2005, 90 minutes.

MARTIN BILODEAU

Prenez un amnésique gai, fraîchement débarqué des États-Unis. Donnez-lui, pourquoi pas, la tête d'André Boisclair. Enfin, fouillez son passé dans l'espoir de découvrir sa vraie nature. C'est là le pari d'*Amnésie — L'Énigme de James Brighton*, métaphore bien involontaire d'un feuilleton de l'actualité politique.

Plus concrètement, il s'agit du troisième long métrage du québécois Denis Langlois (*Danny in the Sky*), réalisé (comme les précédents) avec une bouchée de pain et tiré d'un fait divers qui, en 2003, avait inspiré *Saved by the Bells*, un machin underground d'une sottise abyssale.

La comparaison ne peut d'ailleurs qu'être flatteuse pour le film, pourtant très inégal, de Denis Langlois. L'histoire commence comme une naissance: un jeune homme sauvagement tabassé (Dusan Dukic) s'éveille nu dans un parking dégarni du centre-ville de la métropole. Il ne se souvient ni des circonstances qui l'ont conduit en ce lieu, ni de son passé plus lointain, ni même de son nom. Quelques flashes lui reviennent au cours de ses séjours, d'abord à l'hôpital, puis dans la résidence d'un militant d'une association gaie (Norman Helms), où il s'est composé une famille tout en essayant, à partir de données incertaines (il serait

Américain, il serait gai, etc.), de reconstituer son identité.

Docu-fiction

Langlois emmêle son récit, raconté chronologiquement, à l'enquête d'une étudiante en criminologie (Karyne Lemieux) qui, un an après les faits, tente d'éclaircir les zones d'ombre. Le film prend du coup les allures d'une docu-fiction, alourdie par toutes sortes de stratagèmes narratifs (titres de chapitres, mots-clés tirés du dictionnaire, reportages télévisuels, etc.) sensés refléter la complexité et la subjectivité des conclusions de cette réflexion sur l'identité et l'imposture — des thèmes qui étaient déjà au cœur de *L'Escorte*, premier long métrage du cinéaste.

Rien pourtant n'est plus séduisant, à tous points de vue, que le mystère de l'identité. À l'origine, il paraît évident que Denis Langlois a reconnu dans ce personnage à construire le carrefour de plusieurs interrogations opposant l'inné et l'acquis, le génétique et le cognitif. Or, l'expression de cette réflexion est ankylosée, sinon paralysée, par un scénario didactique creusé de messages d'intérêt public, une mise en scène en à-plat, purement illustrative, des personnages mal dessinés, desservis par des dialogues pauvres et des acteurs (pour la plupart) limités, enfin (et ce n'est pas rien) par une image floue, héritée apparemment d'un mauvais transfert en 35 millimètres. Bref, si ce fait divers a fait suffisamment de bruit dans la communauté gaie montréalaise pour inspirer deux films, celui sensé en démontrer la richesse et la pertinence reste encore à faire.

Collaborateur du Devoir



Chloé Ste-Marie et Gilles Carle à l'île Verte, durant le tournage de Gilles Carle ou l'indomptable imaginaire.

SOURCE EQUINOXE FILMS

Quand un cinéaste en observe un autre

Charles Binamé et Gilles Carle semblent avoir scellé un pacte d'amitié qui va bien au-delà de leur passion commune pour le cinéma

GILLES CARLE OU L'INDOMPTABLE IMAGINAIRE

Réalisation, image et scénario: Charles Binamé. Montage: Dominique Fortin. Musique: Gilles Bélanger. Québec, 2005, 51 min. Précédé de *L'Âge de la machine*, de Gilles Carle, 1978, 28 min.

ANDRÉ LAVOIE

Charles Binamé ne faisait pas partie de la «tribu» de Gilles Carle, cette garde rapprochée qui envahissait sa demeure du square Saint-Louis ou transformait en épopée chaque virée à sa résidence de l'île Verte. À vingt ans, un tout jeune Binamé est allé voir travailler un Carle en pleine possession de ses moyens sur le plateau des *Mâles*, dans les Laurentides, illustration de l'écart générationnel entre les deux hommes. Pourtant, aujourd'hui, après plus de deux ans de fréquentations, caméra numérique à la main, le réalisateur d'*Un homme et son péché* et celui de *Maria Chapdelaine* semblent avoir scellé un pacte d'amitié qui va bien au-delà de leur passion commune pour le cinéma.

Le spectateur pourra voir à

l'œuvre cette alliance dans *Gilles Carle ou l'indomptable imaginaire*, journal personnel d'un «étranger», en l'occurrence Binamé, qui pénètre dans l'intimité d'un homme âgé, souffrant (à cause de la maladie de Parkinson) et prisonnier d'un corps qui ne lui a pas encore dérobé toute sa lucidité. À ses côtés, la muse devenue figure maternelle, «la lumière de Gilles», comme Binamé la surnomme, Chloé Ste-Marie déploie des trésors de drôlerie pour adoucir le quotidien d'un être fragile et qui, pour ceux qui l'ont connu dans la force de l'âge et au sommet de son art, ne semble plus que l'ombre de lui-même.

Un fil d'Ariane

C'est d'ailleurs par l'entremise de Chloé Ste-Marie que Charles Binamé, rencontré alors qu'il mettait la dernière touche à son *Maurice Richard* qui sortira l'hiver prochain, s'est vu ouvrir la porte sur la vie du couple. En fait, elle cherchait quelqu'un pour mettre en images le dernier scénario de Carle, *Mona McGill... et son vieux père malade*, une œuvre où son créateur y transpose sa propre déchéance, sa propre mort. La proposition ne convenait pas à Binamé: «J'ai dit non parce que l'univers de Gilles, ce n'est pas le mien, ce

n'est pas un monde qui m'est familier et c'est très difficile de se substituer à un cinéaste pour rendre son imaginaire, et sa truculence.» De ce rendez-vous que certains pourraient croire raté, Binamé a plutôt saisi l'opportunité de se servir de *Mona McGill* comme d'un fil d'Ariane, d'illustrer l'œuvre à bâtir pour parler, par le biais de la création, «de quelque chose qui était vrai: la vie... mais hypothéquée».

C'est ainsi qu'à travers la voix de Donald Pilon, un choix logique lorsqu'on connaît l'importance de l'acteur dans la filmographie de Carle, on parcourt les pages de l'histoire de ce vieil homme malade, celui qui a tout donné pour le bonheur et la carrière de sa fille, et qui constate avec effroi qu'il ne lui reste plus beaucoup de temps. Gilles Carle n'arrive plus à dire ces choses, tout au plus réussit-il à les peindre, autres moments forts et colorés de ce portrait. Mais c'est surtout son regard, ses petits gestes qui ressemblent à autant d'exploits face à la souffrance, qui témoignent de ses limites, de son désarroi.

Et alors que Gilles Carle a déjà parlé de lui en utilisant ses films (*Moi, j'me fais mon cinéma*), Binamé évoque l'homme, et non pas le cinéaste, en se servant de son

œuvre mais comme autant d'instants oniriques, comme si nous étions «dans sa tête», refusant d'emblée les comparaisons visuelles avec l'homme qu'il était avant sa maladie. «On a trop rarement l'occasion de parler, dans notre société, des gens qui sont malades ou mourants. Et je ne voulais pas le montrer avant sa maladie. Tout simplement parce que l'homme qu'il est maintenant est tout aussi légitime.»

Mais le tableau n'est pas que sombre, et c'est ce que voulait Charles Binamé. «La présence de Chloé la garde vivant, elle le stimule, tout le temps. Et au-delà de cela, il y a une reconnaissance profonde, un amour réel. Et c'était important de le dire: ce n'est pas parce qu'une personne est comme ça qu'il faut s'éteindre. D'ailleurs, la plus grande leçon de Gilles, c'est son courage. Je ne l'ai jamais vu se plaindre et pourtant, il est manipulé du matin au soir: levé, assis, lavé, couché, etc. Il ne fait rien par lui-même et ça doit être parfois humiliant.»

Pourtant, entouré de sa compagne, de ses amis poètes et musiciens, Gilles Carle, sous le regard de Charles Binamé, continue inlassablement à faire son cinéma, à demeurer cet esprit indomptable et impertinent.

Collaborateur du Devoir

IDA HAENDEL EN RÉCITAL

Avec le pianiste WALTER DELAHUNT

MARDI 11 OCTOBRE, 20H
Théâtre Maisonneuve, Place des Arts

Une des plus remarquables violonistes de notre époque!

Programme:
MOZART, Sonate en mi mineur
BACH, Chaconne
BRAHMS, Danses hongroises
BARTOK, Danses roumaines
FRANCK, Sonate en la majeur
WILNIAWSKI, Polonaise brillante

Soirée bénéficière pour la
Fondation Music in Me

Théâtre Maisonneuve Place des Arts
514 842.2112 1 866 842.2112
www.pda.qc.ca Réseaux Admission 514 790 1245



«Une inspiration pleine de fraîcheur et de jeunesse anime tout ce que Haendel touche»
—Richard Dyer, Boston Globe



CONSERVATOIRE

> de musique de Montréal

Concert conjoint des orchestres symphoniques des Conservatoires de Gatineau et de Montréal

Direction < Louis Lavigneur
Yves LéveilléJohannes Brahms < *Symphonie n° 4 en mi mineur, op. 98*Paul Hindemith < *Métamorphoses symphoniques sur des thèmes de Weber*Piotr Ilitch Tchaïkovski < *Ouverture 1812*

Le lundi 3 octobre 2005 < 20 h

Théâtre Maisonneuve de la Place des Arts

ENTRÉE LIBRE www.conservatoire.gouv.qc.ca/monreal

Renseignements :
(514) 873-4031

Conservatoire de musique et d'art dramatique

Québec

Arion orchestre baroque

25^e anniversaire 2005-2006

Une Saison Délices

Tra Roma e Napoli

Première nord-américaine!

Soliste invité: Maria Cristina Kiehr, soprano.

Il Concerto Soave

Chef invité: Jean-Marc Aymes, clavecin (France)

28, 29 et 30 octobre 2005

Œuvres de A. Scarlatti et A. Stradella

Le Tourment et la Consolation

40 artistes sur scène!

Solistes invités: Shannon Mercer, soprano, David Hansen, alto masculin

Tony Boutté, ténor et Joshua Hopkins, baryton

Le Choeur du Studio de musique ancienne de Montréal

Chef invité: Bernard Labadie

25 et 27 novembre 2005

Trois cantates funèbres de J.S. Bach

Soirée faste chez Mozart

Hommage au 250^e anniversaire de naissance de Mozart

Solistes: Maria Cleary, harpe, Claire Guimond, flûte baroque

Chef et soliste invitée: Monica Huggert, violon baroque (Royaume-Uni)

24, 25, 26 février 2006

Les Plaisirs champêtres

Chef invité: Daniel Cuiller (France)

24, 25, 26 mars 2006

Les Plaisirs champêtres, La Fantaisie, Les Caractères de la Danse et Les Éléments de Jean-Féry Rebel

Autour du pianoforte

Soliste invité: Tom Beghin, pianoforte

Chef invité: Jaap ter Linden (Pays-Bas)

26, 27 et 28 mai 2006

Œuvres de Joseph Haydn, Pieter van Maldere et W.A. Mozart

Billets et abonnements (514) 355-1825

Commanditaires principaux




OUTREMONT

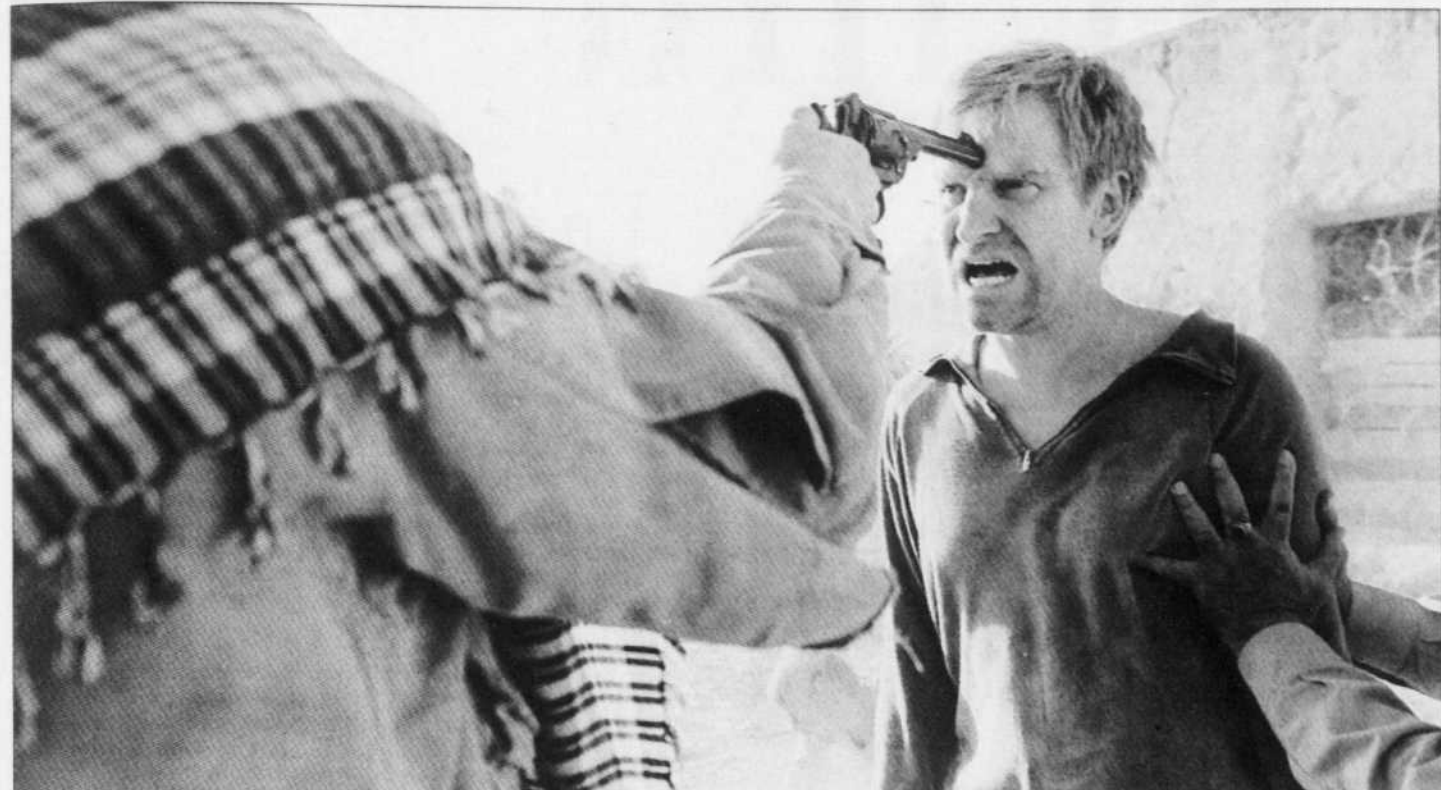
 1248, rue Bonnard Ouest (514) 495-9941
 www.theatreoutremont.ca

A PROPOS DE NICE De Jean Vigo et Boris Kaufman (1930)
 Soirée Hommage à Jean Vigo. Concert-projection. Création américaine de la musique de Jean-François Paris (France) par le Nouvel Ensemble Moderne (NEM)
 Lundi 3 octobre 19 h 30

Cinéma

exCentris

HORAIRES 514 847 2206 WWW.EX-CENTRIS.COM


 Dans *Brothers*, Michael (Ulrich Thomsen) est capturé par des talibans qui lui feront subir un châtiement physique et moral qui le laissera à jamais marqué.

Quand l'amour reste dans la famille

BROTHERS

 Réalisation: Susanne Bier.
 Scénario: Andres Thomas Jensen. Avec Connie Nielsen, Nikolaj Lie Kaas, Ulrik Thomsen.
 Image: Morton Soborg.
 Montage: Pernille Bech Christensen. Musique: Johan Söderqvist. Danemark, 2004, 110 min. (V.O. sta)

ANDRÉ LAVOIE

La cinéaste danoise Susanne Bier semble très prolifique, mais ce sont les hasards, ou les

 aléas, de la distribution qui nous laissent cette (fausse) impression. Après la sortie, il y a quelques semaines, de son premier long métrage, *Open Hearts*, voilà que surgit le second, *Brothers*, dont les similitudes étonnent, mais sans donner au spectateur le sentiment de visionner un calque. Parlons plutôt d'une heureuse variation sur le même thème.

D'un film à l'autre, elle construit de curieux triangles amoureux dont la dynamique n'est jamais prévisible, semant le doute sur la nature exacte des liens qui unissent les amants terribles, tout en

 refusant de dépendre le troisième larron comme une victime innocente. Ce sont plutôt des tragédies qui provoquent cet élan de passion ou fraternel, question de trouver une épaule sur laquelle s'appuyer. Dans *Brothers*, elle se permet même d'y aller d'un plaidoyer antimilitariste, montrant à quel point les blessures psychologiques infligées aux soldats sont souvent les plus longues à guérir, infectant même leur entourage lorsqu'ils reviennent à la vie normale.

A la veille de son départ pour une mission des Nations unies en Afghanistan, Michael (Ulrik Thomsen), un militaire de carrière, va chercher son frère cadet Jannik (Nikolaj Lie Kaas) à sa sortie de prison. L'aîné fait la fierté de ses parents, aux côtés de Sarah (Connie Nielsen), son épouse magnifique, et leurs deux charmantes fillettes, tandis que Jannik a le mauvais rôle du mouton noir. Un accident d'hélicoptère laisse croire à tous que Michael n'a pas survécu et, devant une Sarah attristée et démunie, Jannik se découvre une âme consolatrice envers celle qu'il méprisait il n'y a pas si longtemps. Pourtant, Michael est bien vivant, capturé par des talibans qui lui feront subir un châtiement physique et moral qui le laissera à jamais marqué. A son retour, devant la complicité établie entre Jannik et Sarah, sa surprise se transforme en jalousie dévastatrice.

 Bien qu'elle s'en inspire, Susanne Bier n'est pas une disciple servile du manifeste *Dogme 95*, même si ce second long métrage est aussi produit par Zentropa, le petit empire de Lars von Trier. De

ces règles de «chasteté» du septième art, elle conserve la flexibilité de la caméra numérique, mais use aussi de tous les moyens disponibles pour raconter, avec une certaine propension au mélodrame, la dérive d'un homme rangé et le retour dans le droit chemin d'un rebelle sans cause. S'inspirant de l'actualité récente sans pour autant se répandre en justifications politiques sur la présence du Danemark en Afghanistan, elle illustre le combat intérieur d'un être qui a sacrifié une partie de son âme pour revoir les siens. Il revient à la vie, mais celle qu'il retrouve ne ressemble pas à celle qu'il avait imaginé du fond de son cachot. Pourtant, et sans doute pour en accentuer l'ironie, le montage unit souvent l'enfermement de l'époux à celui, psychologique, de cette fausse veuve qui, parfois, doute que son mari soit véritablement mort.

 Susanne Bier révèle encore sa grande maîtrise de la direction d'acteur, permettant à sa compatriote Connie Nielsen (la beauté glaciale de *Gladiator*) non seulement de jouer pour la première fois dans sa langue maternelle et dans son pays natal, mais aussi de fissurer son image trop parfaite. Elle n'a d'ailleurs aucun choix devant ces deux forces de la nature que sont Ulrik Thomsen et Nikolaj Lie Kaas. Et bien que le caractère légèrement plus léché de *Brothers* escamote le sentiment d'urgence et de violence passionnelle qui marquait *Open Hearts*, Susanne Bier prouve à quel point le cinéma danois ne se résume plus à la seule figure de Lars von Trier.

Collaborateur du Devoir



SOURCE FILMS SEVILLE

D'un film à l'autre, Susanne Bier construit de curieux triangles amoureux dont la dynamique n'est jamais prévisible.

Sur la route des souvenirs

EVERYTHING IS ILLUMINATED

Réalisation et scénario: Liev Schreiber, d'après le roman de Jonathan Safran Foer. Avec Elijah Wood, Eugene Hutz, Boris Leskin. Image: Matthew Libatique. Montage: Craig McKay, Andrew Marcus. Musique: Paul Cantelon. États-Unis, 2005, 102 min.

ANDRÉ LAVOIE

 Comme tous les grands acteurs dont le destin ne sera jamais celui de star de cinéma, Liev Schreiber a surtout triomphé sur les planches et sa filmographie compte peu de films marquants (songez à *Scream II*, *Sphere* ou *A Walk on the Moon...*). Ou alors il doit faire preuve de modestie devant ses partenaires de renom, comme Denzel Washington et Meryl Streep dans *The Manchurian Candidate*.

 Voilà maintenant que pour la première fois, il décide d'occuper le siège du réalisateur en adaptant *Everything is Illuminated*, un roman à succès de Jonathan Safran Foer sur les douleurs de l'Holocauste et, surtout, sur la force des liens familiaux. En filigrane, dans ce film tonifiant mais imparfait, Schreiber s'amuse aussi à prendre la mesure du clivage entre une Amérique prospère et névrotique et une Europe de l'Est pataugeant encore dans la débâcle post-communiste.

 Jonathan (Elijah Wood), délaissant peu à peu les oripeaux de Frodon dans *The Lord of the Rings* ressemble à un extra-terrestre avec ses allures de premier de classe, caché derrière ses affreuses lunettes en corne noire. Sa manie: collectionner tous les objets appartenant aux membres de sa famille et les coller au mur. Sa dernière acquisition: une vieille photo défraîchie remise par sa grand-mère mourante et datant de 1940, où son grand-père pose fièrement avec une belle inconnue. Il décide alors de partir pour l'Ukraine afin de la retrouver. Et pour l'aider dans cette quête, il fait appel à deux filous sortis tout droit d'un film d'Emir Kusturica, Alex (Eugene Hutz, merveilleuse

face à claques) et son grand-père grincheux (Boris Leskin, délicieusement détestable) qui exploitent, sous prétexte de les aider, des Américains à la recherche des membres de leur famille disséminés par les nazis. Mais leur périple prendra une tournure inattendue quand les relents tragiques de la Seconde Guerre mondiale et le spectre de l'Holocauste feront tomber les masques, surtout celui d'un vieil homme dont l'antisémitisme apparaît de plus en plus suspect.

 Il y a, littéralement, deux films dans *Everything is Illuminated*, deux films qui s'imbriquent parfois avec peine mais dont chacun recèle des qualités qui témoignent de l'acuité du regard de Schreiber, à défaut d'être toujours capable de tenir la bride de ses visions fantaisistes. Avec ses allures de Charlot lunatique, Jonathan traverse l'existence en éternel spectateur, homme de peu de mots et dont les expressions faciales sont réduites au strict minimum, végétarien parmi des carnivores, effrayé par un chien qui pourrait vite devenir son meilleur ami. Cet humour décalé, pas très loin du burlesque, ajoute une note d'étrangeté à ce récit des souvenirs douloureux et des lâchetés qui changent une vie.

Plus émuant, et surtout moins tape-à-l'œil, le film gagne en profondeur lorsque les personnages s'immobilisent dans leur quête pour aller à la rencontre du passé. Celui-ci est incarné par une vieille femme (formidable Laryssa Lauret) qui, trônant dans une maison au milieu d'un champ, ressemble davantage à un personnage peint par Dali ou Magritte. C'est elle, parmi ses boîtes à reliques et à bric-à-brac — une manie de collectionneur qu'elle partage avec Jonathan —, qui détient la clé de l'histoire trouble de ces anti-héros aussi rigolos que pathétiques. Et dans cette Ukraine en décrépitude (la République tchèque, à peine maquillée), Jonathan trouvera bien plus que le chaînon manquant de son histoire familiale. Quant à Liev Schreiber, sa propre quête de cinéaste est loin d'être terminée, même si les débuts apparaissent prometteurs.

Collaborateur du Devoir



SOURCE WARNER INDEPENDANT

Avec ses allures de Charlot lunatique, Jonathan (Elijah Wood) traverse l'existence en éternel spectateur.



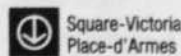
Arch culture

PROFITEZ DES JOURNÉES DE LA CULTURE POUR DÉCOUVRIR LE CENTRE CDP CAPITAL, UN HARMONIEUX MARIAGE ENTRE LA CULTURE ET L'ARCHITECTURE.

JOURNÉES PORTES OUVERTES LES 1^{ER} ET 2 OCTOBRE DE 10 H À 16 H :

- VISITES GUIDÉES • EXPOSITION DES PHOTOGRAPHES MONTRÉALAIS NICOLAS RUEL ET JEAN-FRANÇOIS GRATTON • ŒUVRES D'ART
- HALTE ANIMÉE POUR LES ENFANTS

1000, PLACE JEAN-PAUL-RIOPELLE, MONTRÉAL 514.847.4100


 Square-Victoria
 Place-d'Armes

les journées de la culture

www.sitq.com

Cinéma

Entretien avec Paul Arcand

Une société qui fait mal à ses enfants

Les Voleurs d'enfance de Paul Arcand sortira chez nous vendredi prochain, sur 50 écrans. Du jamais vu pour un documentaire québécois.

ODILE TREMBLAY

Lorsque la productrice Denise Robert a présenté cette semaine *Les Voleurs d'enfance* aux exploitants de salles, elle s'est senti nerveuse comme jamais. «*Ils ont été bouleversés par le film*», déclare-t-elle, soulagée.

Bilan: ce film de Paul Arcand abordant la détresse d'une jeunesse abusée et violente au Québec sortira chez nous vendredi prochain, sur 50 écrans. Du jamais vu pour un documentaire québécois.

«*Il s'agit du film le plus important de ma vie, au plan personnel*, précise la productrice chez Cinémaginaire. *Il révèle des choses graves que l'on n'a pas envie de connaître. Si Les Voleurs d'enfance ne fait pas bouger les choses, c'est qu'on participe tous à la loi du silence.*»

Denise Robert assure que si la sortie de ce film lui tient à cœur, ce n'est pas pour s'enrichir. Il lui semblait capital que le Québec entier puisse voir ces images d'une société qui fait mal à ses enfants. «*N'empêche qu'aujourd'hui, on ne peut plus lancer un film en s'appuyant seulement sur Montréal et Québec. Le succès du cinéma québécois repose sur la conquête des régions.*»

Cette idée de documentaire a germé dans l'esprit de la productrice à l'heure où elle montait le projet d'*Aurore*. «*Les gens me disaient: "Des enfants martyrs? Vous devriez voir ce qui se passe aujourd'hui".*»

Précisons que 30 000 enfants sont pris en charge par l'État après avoir été abusés, souvent

par leur famille. Le bonheur ne les attend guère de l'autre côté du tunnel. Négligence, manque de suivi, indifférence... Denise Robert a demandé à Paul Arcand, qui avait déjà traité le sujet de l'enfance malheureuse dans ses émissions à la télé, s'il ne voulait pas réaliser le documentaire. «*Je ne prends même pas de photos*», a-t-il répondu. Qu'à cela ne tienne...

Déroutes et défaits

Six mois de recherche, 100 heures de matériel accumulé. Mêlant des entrevues d'enfants ou d'anciens enfants torturés ou abusés, dont l'inévitable Nathalie Simard, à des rencontres avec les travailleurs des services sociaux, de la DPJ, des Centres jeunesse, le film révèle aussi les déroutes et les défaits de la ministre de la Protection de la jeunesse, Margaret Delisle...

«*Je ne voulais pas me contenter de montrer jusqu'où l'être humain peut aller dans la méchanceté*, explique Paul Arcand, *m'étendant uniquement sur les sévices des mauvais parents. Il fallait mettre en lumière le système inadéquat qui sort les enfants des familles pour les balotter d'une place à l'autre sans soutien digne de ce nom.*»

La similitude d'approches entre *Les Voleurs d'enfance* et *Fahrenheit 9/11* saute aux yeux. «*Michael Moore a pavé le chemin pour rendre le documentaire accessible à la large audience*», répond Denise Robert.

Paul Arcand assure qu'il n'a pas cherché à se mettre en avant gratuitement mais, dans de rares



Paul Arcand

SOURCE TÉLÉ-QUÉBEC

cas de confrontations, pour servir le sujet.

«*Je croyais connaître la question*, avoue-t-il, *mais cette recherche et ces rencontres m'ont fait découvrir bien des choses. Par exemple, les cellules d'isolement dans les Centres jeunesse où les enfants à protéger sont traités comme des prisonniers qu'on envoie au cachot. Aussi, la surconsommation de médicaments. Quarante pour cent des jeunes placés en protection sont bourrés de pilules. À un an, on a un enfant à protéger. Ensuite, à force de sauter d'une famille d'accueil à l'autre, il devient agressif*

et le système finit par considérer que c'est lui, le problème.»

Autre source d'étonnement: «*La plupart des éducateurs, travailleurs sociaux, employés de la DPJ, etc. ont à peine sept jours de formation pour comprendre ces réalités tragiques-là. À peu près autant qu'un employé de McDonald's.*»

Paul Arcand ne prétend pas fournir des solutions. «*L'intention était de montrer une réalité pour ébranler le mur du silence.*» À suivre, sur les écrans...

Le Devoir

Un exercice brillant

OLIVER TWIST

Réal: Roman Polanski. Scénario: Ronald Harwood, d'après le roman de Charles Dickens. Avec Ben Kingsley, Barney Clark, Jamie Foreman, Leanne Rowe, Ian McNeice, Edward Hardwicke, Jeremy Swift, Frances Cuka. Image: Pawel Edelman. Musique: Rachel Portman.

ODILE TREMBLAY

Le roman de Dickens a été plusieurs fois porté à l'écran, par David Lean entre autres en 1948, mais c'est l'œuvre littéraire qui nous revient surtout en mémoire à mesure que s'enchaînent à l'écran les mésaventures du pauvre orphelin. Depuis 35 ans, aucun cinéaste ne s'était pourtant collé à *Oliver Twist*.

Incidemment, alors que le documentaire *Les Voleurs d'enfance* de Paul Arcand, abordant l'enfance maltraitée, s'apprête à gagner nos écrans, les détresses d'Oliver dans son Angleterre victorienne rencontrent de troublants échos ici.

Roman Polanski, après *Le Pianiste* primé et célébré partout, s'est donné cette adaptation du classique de Dickens comme un cadeau. Il s'est surtout offert Ben Kingsley dans la peau de l'avare exploitateur d'enfants Fagin, rôle que l'interprète goûte à son prix et qu'il parvient même à humaniser. Parions que Kingsley, méconnaissable sous la barbe et les oripeaux, participera à la course aux Oscars pour cette prestation d'onctuosité et de perfidie vraiment savoureuse.

Quant au reste, la griffe de Polanski se retrouve partout mais en mode mineur, avec des décors de studio qui recréent Londres, hantée par les détresseurs et les orphelins de province et où la cruauté régnait en maîtresse. *Oliver Twist* apparaît surtout comme un brillant exercice et une nouvelle variation maîtrisée mais classique des malheurs de l'orphelin. Certaines traversées de la lande rappel-

lent *Le Bal des Vampires*, certains décors sinistres, la Varsovie en ruines du *Pianiste*.

La direction d'acteurs est fluide. Le jeune Barney Clark compose un Oliver crédible mais peu expressif, qui prend les coups du sort et des hommes en attendant de trouver le bonheur. Polanski est passé assez vite sur les premiers épisodes de province, se concentrant beaucoup sur Londres, ses coupe-gorges et l'antre de Fagin si colorés. La scène du meurtre de Nancy, qui a protégé l'enfant (touchante Leanne Rowe), est traitée de façon stylisée, reposant surtout sur la traînée de sang devant la porte. On ne sait jamais trop à quel public s'adressent les différentes versions d'*Oliver Twist*. Celle de Polanski rencontre la même épine que les précédentes: la cruauté du récit est choquante pour la clientèle enfantine à laquelle le film se destine.

Le cinéaste de *Rosemary's Baby* a tenté de créer des personnages un peu moins caricaturaux que ne le voulait le roman de Dickens. Une rencontre ultime d'Oliver avec Fagin est inventée pour offrir au vieux grigou une certaine rédemption. Nancy, la femme au grand cœur dans son repaire de voyous, possède des aspects plus «Opéra de Quat'Sous» que dickensiens, visage moderne en somme. Mais Jamie Foreman, en affreux meurtrier Bill Sykes, demeure une silhouette noire du XIX^e siècle, trop monolithique pour s'offrir une vraie psychologie.

Il est difficile pour un cinéaste d'actualiser la faune elle-même, si campée dans son époque et son pays, même si l'histoire de l'orphelin maltraité demeure universelle. Mise à part la prestation de Ben Kingsley, on a l'impression que cet *Oliver Twist*, malgré sa facture si soignée, passera au-dessus de la tête du public, sans vraiment faire date, peut-être parce que le récit est trop manichéen malgré tout et qu'au cinéma, ça paraît toujours un peu daté.

Le Devoir



SOURCE SONY PICTURES

Oliver Twist (Barney Clark) poursuivi dans les rues de Londres.

Efficace mais peu inventif

PROOF (LA PREUVE IRRÉFUTABLE)

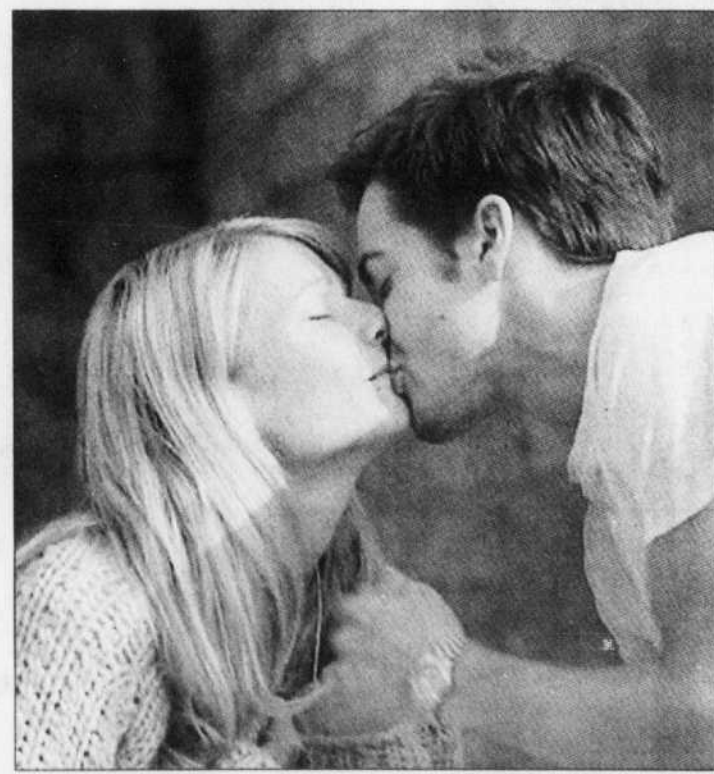
De John Madden. Avec Gwyneth Paltrow, Anthony Hopkins, Jake Gyllenhaal, Hope Davis. Scénario: David Auburn, Rebecca Miller, d'après la pièce de David Auburn. Image: Alwin H. Kuchler. Montage: Mick Audsley. Musique: Stephen Warbeck. États-Unis, 2005, 99 minutes.

MARTIN BILODEAU

Le théâtre est un art du lieu et de l'instant. Le cinéma, un art de l'espace et du temps. La rencontre des deux est parfois heureuse, surtout lorsque l'entremetteur est un expert des deux médiums comme Mike Nichols (*Qui a peur de Virginia Wolf*, *Closer*).

Bien qu'ayant fait ses premières gammes au théâtre et à la télévision, à l'instar de beaucoup de ses compatriotes anglais, John Madden (*Shakespeare in Love*, *Mrs. Brown*) ne possède pas le savoir-faire de son confrère américain, loin s'en faut. On le sait d'ailleurs plus à l'aise au carrefour du cinéma et de la littérature. En faisant foi sa très belle adaptation d'*Ethan Frome*, d'après Edith Wharton. Et c'est ce dont témoigne, par la négative, sa décevante transposition de *Proof*, pièce de David Auburn pour laquelle Mary-Louise Parker avait reçu le Tony (les Oscars de Broadway) de la meilleure interprète en 2000.

Il manque à son adaptation la tension et le climat surréaliste qui



SOURCE ALLIANCE ATLANTIS VIVAFILM

Gwyneth Paltrow et Jake Gyllenhaal dans *Proof*, de John Madden.

enveloppait le balcon de la grande maison défraîchie de Chicago, où l'essentiel de l'action de la pièce se déroulait. En décloisonnant la pièce — loi cinématographique quasi incontournable —, Madden a dissipé son climat et atténué la force du duel entre les mondes rationnel et irrationnel, au cœur du texte de David Auburn.

Gwyneth Paltrow reprend cependant avec élégance et sensibilité le rôle créé par Parker, soit celui de Catherine, une étudiante accablée par le décès de son père (Anthony Hopkins), un mathématicien schizophrène dont le fantôme hante encore sa grande maison. La sœur aînée de Catherine (Hope Davis), qui séjourne

en ces lieux le temps des obsèques, et le disciple universitaire du défunt (Jake Gyllenhaal), attiré et rembarqué par elle, la croient accablée du même mal que son père — sans soupçonner toutefois qu'elle aurait peut-être aussi, et surtout, hérité de son génie. La découverte extraordinaire d'un document va faire dériver la réflexion du film (sur la perte, la co-dépendance, l'héritage et le deuil) vers une intrigue verbeuse, très peu cinématographique, ayant pour enjeu la propriété intellectuelle dudit document.

La mise en scène de John Madden applique ici les règles efficaces mais peu inventives du feuilleton, grossissant ici les situations afin d'illustrer la persécution psychologique dont l'héroïne se dit victime, là le trait des deux personnages secondaires afin de donner de la profondeur, par défaut, à ceux de Paltrow et Hopkins, dont le pacte intellectuel transcende la mort de ce dernier. Du reste, le scénario d'Auburn, écrit en collaboration avec Rebecca Miller (*Personal Velocity*, *The Ballad of Jack and Rose*), semble uniquement conçu pour mettre en évidence leurs talents indiscutables. Il est vrai que leurs tête-à-tête (réels en flash-back ou rêvés au présent) constituent les rares moments forts de cette œuvre appliquée mais sans éloquence, dont il ne reste au final que le souvenir d'un lieu et d'un instant sans grande conséquence pour la suite du monde.

Collaborateur du Devoir

Amazonie Film présente

Gilles Carle

ou l'indomptable imaginaire

un film de Charles Binamé

avec Gilles Carle et Chloé Sainte-Marie

Précédé de L'Âge de la machine

Un court métrage de Gilles Carle

avec Gabriel Arcand, Sylvie Lachance, Willie Lamothe

du 30 septembre au 13 octobre

15 h 30 - 19 h

www.amazoniefilm.com

EX-CENTRIS

CINÉMA PARALLÈLE

Au Cinéma Cartier à Québec à partir du 7 octobre 13 h et 20 h

★ CINÉMA ★

SEMAINE DU 1^{er} AU 7 OCTOBRE 2005

Les NOUVEAUTÉS et le CINÉMA en résumé, pages

★★★★★★ 5 et 6

La liste complète des FILMS, des SALLES et des HORAIRES, pages

★★★★★★ 7 et 15

dans L'AGENDA culturel

Retrouvé nu dans un parking de Montréal, James Brighton ne se souvient pas de son nom.

Un fait vécu.

E-Films Amérique présente

amnésie

L'énigme James Brighton

UN TRIOMPHE!

★★★★★

LE SOLEIL

★★★★★

LE JOURNAL DE MONTRÉAL

★★★★★

LA PRESSE

★★★★★

THE GAZETTE

COMPÉTITION OFFICIELLE FESTIVAL DE LOCARNO 2005

GAGNANT

PRIX DU MEILLEUR FILM CANADIEN FESTIVAL DU CINÉMA FRANCOPHONE DE MONCTON

LÉOPARD D'OR

MEILLEUR INTERPRÈTE MASCULIN PATRICK DROLET

PRIX DU JURY DES JEUNES ENVIRONNEMENT ET QUALITÉ DE VIE

(PRIX OCUMÉNIQUE)

Inspiré d'une histoire vraie

Le film de CASTOR & POLLUX

À L'AFFICHÉ EN EXCLUSIVITÉ!

13

CINÉPLEX ENTERTAINMENT QUARTIER LATIN

VEN. AU JEU.: 12h50 - 15h30 - 18h40 - 21h20

LaNeuvaine

6^e SEMAINE!

COMPLEX ENTERTAINMENT QUARTIER LATIN

CINÉMA Beaudry

BOUCHERVILLE

CINÉPLEX ENTERTAINMENT VERSAILLES

MAISON DU CINÉMA SHERBROOKE

COMPLEX ENTERTAINMENT GATINEAU

MEGA-PLEX GUZCO

CINÉMA LE CLAP

LES PRÉSENTS DE L'ÉTOILE CINÉMA LIDO